



Contenu de ce numéro

Pour un Québec moderne,
Michel Virard p. 01

Déclaration d'Oxford
2014 p. 04

Rapport de la
délégation FHQ-
jeunesse à Oxford p. 09

Réchauffement
anthropique,
Shaun Lovejoy p. 13

De la famille,
Claude Singer p. 20

Pour une éducation
humaniste des enfants,
Nicole Morin p. 25

Athéisme et moralité.
Martin Fiset p. 30

Rédacteur en chef:
Claude M.J. Braun
redacteurqh@assohum.org

Correcteurs:
Pierre Cloutier
Danielle Soulières

Voudra t-on embrasser la modernité au Québec ?

Michel Virard

Coup sur coup deux événements d'octobre 2014 m'ont rappelé un article que j'avais écrit en 2008 et jamais publié par peur de choquer mes amis. Je pense cependant qu'il faut en parler car ces deux événements me montrent que l'évolution espérée ne se fait pas encore ou pas assez vite. Le premier événement est la publication des scores réalisés par les enfants québécois (13 ans) aux tests pancanadiens. Ces tests montrent une certaine excellence en mathématique et une déficience en sciences (et un peu en lecture) comparées aux autres enfants canadiens. L'autre événement c'est la remise des Prix Nobel scientifiques. Cette année un chercheur britannique qui a fait son doctorat à McGill a décroché la récompense suprême. Il n'est pas le premier, avant lui il y a eu neuf autres Prix Nobel qui sont passés par McGill, l'université canadienne avec la moisson la plus importante. Lord Rutherford, premier de la série, a toujours son laboratoire à McGill. Ni l'Université de Montréal ni l'Université Laval ne peuvent prétendre au moindre prix Nobel. L'université d'Oslo, petite université d'un petit pays, en a quatre. La question est simple : pourquoi les francophones du Québec sont-ils encore aujourd'hui si peu présents dans les sciences fondamentales ?

En 2008, j'avais examiné « L'hypothèse de Dubois » et trouvé qu'elle expliquait mieux que toute autre la déficience en sciences du Québec francophone, tandis qu'il est clair que ce retard n'a jamais affecté les anglophones du Québec.

Dans une conférence que j'ai visionnée récemment (sur DVD), le dramaturge devenu historien, René-Daniel Dubois, démontre avec beaucoup de conviction que cent cinquante ans de domination ultramontaine ont laissé des traces tellement profondes au Québec qu'on ne les voit même plus. L'absence de curiosité envers la science (la vraie, celle non « immédiatement rentable ») et les arts (les vrais, pas seulement ceux qui « rapportent ») en est un trait majeur. Cette absence de curiosité déborde évidemment dans bien d'autres domaines, par exemple, entre autres, l'histoire, qui fait que, pour la majorité des Québécois, des pans entiers de notre histoire demeurent occultés tandis que des reconstructions plus ou moins douteuses font office d'événements historiques majeurs.

Cette absence de curiosité ne serait pas accidentelle, mais découlerait directement de la vision ultramontaine de la société idéale, une société profondément divisée entre « ceux qui savent », les clercs, et ceux qui « obéissent », la masse des « sujets »

(surtout pas des « citoyens ») qui ne peuvent espérer des jours meilleurs que dans une autre vie, à conditions de bien servir leurs maîtres en soutane. Entre-temps, la seule éducation permise que les clercs condescendront à fournir à leurs sujets devra être limitée à ce qui permet une meilleure exploitation des talents de ces sujets, et ne jamais inclure ce qui pourrait les émanciper, comme jouer Tartuffe ou lire Voltaire.

Il faut comprendre que l'édifice entier du catholicisme a tremblé sur ses bases au moment de la révolution de 1789, avec la persécution des prêtres réfractaires et la guerre civile qui a suivi. Après cette période, toute soutane qui se respecte ne peut avoir en tête qu'une seule et unique pensée politique : « Plus jamais ça ! ». On appellera cela « la Réaction ». Et cela ira loin. Très loin. Cela ira jusqu'à nier toute légitimité à la démocratie (Pie IX) et au soutien direct à tous les régimes d'essence platonicienne, aristocratiques ou fascistes, à un moment ou à un autre, dépendant de l'humeur du pape et des circonstances.

C'est surtout dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle que la pensée ultramontaine s'est dotée de défenseurs dangereusement efficaces. Si vous avez besoin de l'obéissance des masses, il vous faut trouver des arguments qui ne souffrent pas de réplique. Cherchez bien, il n'y en a pas tant que cela et ils ont tous été propulsés à l'avant-plan à cette période. Ils seront aussi exploités avec « succès » dans la première moitié du XX^{ème} siècle en Europe avec des conséquences effroyables. Pour l'essentiel, il s'agit de la trinité suivante : la race ou patrie, la religion et la langue. Ce sont des écrivains français qui seront les principaux chantres de cette contre-révolution : en particulier Barres et Maurras. Ils se veulent les fossoyeurs de la démocratie au profit du « nationalisme » le plus sectaire qu'on puisse imaginer, celui qui met toujours la « nation » au-dessus des hommes qui la composent. Pourquoi ? Parce qu'ils sont convaincus, après Platon et bien d'autres que le « demos », le peuple, est fondamentalement incapable de participer à son propre gouvernement. Et puis, ça tombe bien, eux et leurs copains de l'élite, ils savent justement ce qu'il faut au peuple. Faites leur confiance. La « nation » est exactement ce dont le peuple a besoin, à la fois pour lui fournir une identité qui le transcende et pour justifier ce pour quoi les ultramontains se battent : l'obéissance totale ! Le trip ultime : claquer des doigts et voir la procession se mettre en branle, au pas, de préférence.

Il s'en est fallu de peu qu'ils réussissent en France et la loi de 1905 sur la laïcité est véritablement la conséquence de leur arrogance sans bornes : ils avaient cru réussir avec l'affaire Dreyfus mais cette dernière s'est largement retournée contre eux. Par contre, ils ont fait des petits en Italie, en Allemagne, en Espagne ... et au Canada. Le chanoine Groulx y reprend à son compte des textes entiers des illustres prédécesseurs et jusqu'au titre de la publication qui sert de phare à tout ce beau monde (l'Action française là-bas et l'Action ... française ici !).



Le canadien-français C.-E. Rouleau, régiment des Zouaves Pontificaux, à Rome en mai 1868.

Le bataillon canadien des zouaves pontificaux est une unité de l'armée pontificale. Sa formation obéit tout autant à des considérations liées à la politique canadienne qu'à la situation italienne liée aux guerres d'unification par Garibaldi. Les États pontificaux, contrôlés par le Pape, s'opposèrent pendant 16 siècles à l'unification des italiens en contrôlant une partie du territoire de l'Italie. Il restait suffisamment de zouaves pontificaux au Québec, en 1984, pour former une garde d'honneur pour le Pape Jean-Paul II lors de sa visite à Montréal (source : Wiki).

L'hypothèse de Dubois est que la pensée ultramontaine, soutien fréquent du fascisme, qui a considérablement diminué dans les autres pays nommés ci-dessus, a réussi non seulement à survivre beaucoup plus longtemps au Canada français, mais, en fait, il pense qu'elle a réussi à y modeler la société au-delà de toute espérance : au point de devenir la norme discrète. C'est peut-être parce qu'elle y a toujours été plus « soft » ici et n'a donc pas déclenché un rejet aussi violent qu'en France ou en Espagne. Au fait, pourquoi a-t-elle été plus « soft » ici qu'ailleurs ? J'ai personnellement mon idée là-dessus : parce que la présence des Anglais et des institutions implantées par les Anglais a empêché qu'elle occupe complètement la place comme en Espagne ou en Italie, des sociétés aussi homogènes que le Québec francophone au point de vue de la religion. Le contrôle total (comme dans « totalitaire ») étant exclu il a fallu composer avec le pouvoir en place, mais le moins possible : cela se fera et se fait encore via l'éloge de notre « différence » (cela permettra de soustraire les écoles au contrôle démocratique). Le bonheur et l'épanouissement du citoyen québécois là-dedans ? Nuls et non avenus : seul l'avenir de la « race » mérite notre soutien inconditionnel. Le plus extraordinaire, c'est que le discours des clercs, pourtant discrédités, a été repris avec succès par tous les politiciens du Québec, de tous les bords. Il n'y a strictement aucun politicien au Québec qui puisse se permettre de prétendre ignorer la « nation » plus de deux secondes, ce qui vous gèle la pensée critique très vite. En cela les ultramontains ont gagné la bataille : tout bon Québécois est pris au piège : « hors de la nation, point de salut ». Toute résistance est futile.

Si vous pensez que c'est de l'histoire ancienne, je vous convie à déguster le site web de « L'Action nationale » dédiée à la mémoire du cher chanoine. Je vous remercie, sa mémoire se porte très bien.

Nous continuons de subir les effets de cette vision ultramontaine même sans curés. Elle continue d'utiliser le nationalisme, maintenant réduit à une défense de la langue, du fait de la déconfiture du catholicisme, pour dominer les esprits. Elle contamine pratiquement tous les domaines de la pensée québécoise où toute action, toute proposition qui sorte de l'ordinaire est sommée de déclarer sa relation avec la « nation ». S'il nous arrive de faire de la « vraie » science, c'est pour « mettre le Québec sur la map », pas pour faire avancer le savoir de l'humanité. Nous faisons de l'art soit pour imposer notre « Québecitude » au reste de la planète (qui s'en balance), soit pour faire des piastres, mais surtout pas pour poser un regard neuf sur la condition humaine. Ça, c'est pour les « pelleteux de nuages » et Dieu merci, on n'a pas besoin de ça ici ! N'espérez pas un Camus ou un Malraux Québécois très bientôt : désolé, les conditions gagnantes ne sont pas réunies.

Et cela va main dans la main avec notre collective absence de curiosité à l'égard du reste du Canada. Ce qui est important pour nous, c'est les listes d'attente pour le traitement des varices. Je ne plaisante qu'à moitié. Dans une émission télé, l'astronaute canadienne Julie Payette s'est pratiquement fait traiter de poule de luxe entretenue parce que « l'argent gaspillé en astronautique serait bien mieux utilisé aux-soins-des-malades-qui-attendent-dans-les-couloirs, etc. ». Qu'une telle vision des choses puisse être traitée comme une opinion « normale » au Québec en dit long sur le statut de la science et de son nécessaire corollaire, la curiosité, la soif de savoir, chez la masse des Québécois. Évidemment, personne à cette émission ne s'est offusqué que Louis Pasteur ou Albert Einstein aient passé leur vie à pelleter des nuages au lieu de passer le bassin dans les hôpitaux : ils n'étaient pas Québécois.»

C'était en 2008 et les choses ont un peu bougé depuis, probablement pas assez pour produire des résultats immédiats. Des chaînes de télévision plus scientifiques sont apparues (par exemple « Explora »). Nous n'avons pas encore un vrai musée des sciences à Montréal, mais nous avons un embryon d'une telle chose dans le Vieux-Port de Montréal. Par contre en ce qui concerne le curriculum des maîtres, le dernier coup de gueule de Normand Baillargeon montre que nous continuons d'envoyer dans nos écoles des enseignant(e)s qui n'ont qu'une idée confuse de ce qu'est la méthode scientifique ou la pensée critique. Ce chantier semble être resté en plan. Si vous avez des suggestions à cet égard, n'hésitez pas à m'envoyer un courriel à mvirard@videotron.ca. Nous aurons besoin de toutes nos têtes pour sortir de cette ornière et puis c'est précisément la mission de notre association.



La liberté de pensée et d'expression La Déclaration d'Oxford de 2014

traduite par Jean Delisle

Les participants au Congrès humaniste mondial et à l'Assemblée générale de l'Union internationale humaniste et éthique ont adopté en août dernier, à Oxford (R-U.), une déclaration sur la liberté de pensée et d'expression dans l'esprit de la Déclaration universelle des droits de l'homme. La version française intégrale de ce texte, produite par l'Association humaniste du Québec, figure sur son site (<http://assohum.org/>).

Partout dans le monde et de tout temps, la liberté de pensée et la liberté d'expression se sont révélées essentielles à l'épanouissement de l'être humain, mais, à chaque génération, de nouvelles menaces ont mis en péril ces libertés fondamentales. En conséquence, nous affirmons que :

La liberté de pensée et de croyance est un seul et même droit qui appartient à chacun. Le droit énoncé à l'article 18 de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* et explicité ailleurs est un droit unique et indivisible, inhérent à la dignité et à la liberté de chacun, car il protège le droit de toute personne d'avoir des croyances personnelles, que celles-ci soient religieuses ou non. Selon les termes de l'article 7 de cette même *Déclaration universelle*, « tous sont égaux devant la loi et ont droit sans distinction à une égale protection de la loi ».



Isabel Russo et Andrew Copson ont lu le texte final de la *Oxford Declaration* au *World Humanist Congress 2014*

Nulle part on ne peut forcer quiconque à adopter ou à abandonner une croyance. La liberté de pensée implique le droit de formuler ses propres croyances, de les défendre, de les approfondir et de les afficher librement. Elle implique aussi le droit d'exprimer ses opinions et sa vision du monde, que celles-ci soient religieuses ou non, de changer de point de vue ou de rejeter des croyances auxquelles on adhérerait ou qu'on nous avait imposées. Contraindre des individus à se soumettre à des idéologies officielles ou à des doctrines religieuses est une forme de tyrannie. Toute loi qui prescrit des croyances particulières ou les

criminalise est contraire à la dignité humaine et doit être abolie. Tout citoyen, quel que soit son pays, a le droit d'exiger l'abrogation de telles lois, et il incombe aux États d'appuyer quiconque réclame le respect de ses libertés sociales et de sa liberté individuelle.

Le droit à la liberté d'expression a une portée planétaire. Le droit formulé à l'article 19 de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* inclut celui « de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit ». Aucun chauvinisme nationaliste ni aucun sentiment d'insécurité nationale ne doivent priver l'ensemble de la communauté humaine des bénéfices qu'offrent les nouvelles technologies, les grands moyens de communication, les médias sociaux et l'accès personnel aux réseaux d'échange transnationaux. Les États ont le devoir de permettre à leurs citoyens de participer à cette conversation planétaire en investissant les ressources nécessaires.

Ne pas être exposé à des propos offensants ou à des opinions contraires aux siennes n'est pas un droit. Respecter la liberté de croyance d'autrui n'implique pas le devoir ou l'obligation de respecter ces croyances. Exprimer son opposition à des croyances, y compris sur le ton de la satire et de la moquerie ou en les condamnant sous quelque forme ou dans quelque média que ce soit, fait partie du discours critique. Toute limitation de ce droit d'expression doit se faire à la seule lumière des dispositions de l'article 29 de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, afin, notamment, de respecter les droits et libertés d'autrui. La meilleure façon de faire connaître son désaccord envers un point de vue que l'on ne partage pas est d'exposer le sien. La violence et la censure ne sont jamais des réactions légitimes. Par conséquent, toute loi qui criminalise une critique jugée « blasphématoire » ou offensante à l'égard de croyances ou de certaines valeurs est une loi qui entrave la liberté humaine et doit être abolie.

Un État ne doit pas restreindre la liberté de pensée et d'expression simplement pour éviter que le gouvernement fasse l'objet de critiques. Les États qui considèrent comme un crime le fait de critiquer les politiques gouvernementales ou les leaders du pays, et qui voient dans cette critique des actes de trahison ou de sédition, voire une menace à la sécurité nationale n'ont pas à leur tête des « gouvernements forts » travaillant au mieux-être de leurs citoyens, mais des tyrans qui recourent à la censure et exercent le pouvoir en fonction de leurs seuls intérêts. Il incombe donc aux États de tout mettre en œuvre afin de promouvoir la liberté de pensée et d'expression dans la législation du pays, les systèmes d'éducation et dans tous les secteurs de la vie nationale pour que tous les citoyens en profitent.

La liberté de croyance est absolue, mais une croyance ne confère pas pour autant une liberté d'action absolue. En tant que membre responsable vivant en société, nous acceptons que notre liberté d'action soit restreinte, mais uniquement dans la mesure où nos agissements risqueraient de porter atteinte aux droits et libertés d'autrui. La liberté de croyance ne saurait légitimer le non-respect des lois fondées sur les principes de non-discrimination et d'égalité. Un juste équilibre à cet égard n'est pas toujours facile à atteindre, mais en plaçant la liberté et la dignité humaine au cœur de la réflexion, les pouvoirs législatifs et judiciaires pourront y arriver de manière progressiste.

Nous maintenons que la démocratie, les droits de l'homme, l'État de droit et la laïcité sont les fondements les plus solides sur lesquels se bâtissent les sociétés ouvertes, là où la liberté de pensée et d'expression est protégée et encouragée.



Nous nous engageons à défendre et à promouvoir dans toutes nos activités le droit à la liberté de pensée et d'expression dans le cadre des droits de l'homme internationaux et à dénoncer toutes les instances nationales ou internationales qui tentent de restreindre par la menace le droit des individus à penser librement et à exprimer ouvertement leurs opinions.

Nous exhortons chacun de nos organismes membres et l'ensemble des humanistes à appliquer ces valeurs dans leur propre vie ; à renseigner le grand public sur l'importance de la liberté de pensée et de la liberté d'expression pour tous les citoyens ; à inciter fortement les gouvernements à faire la promotion de ces valeurs ; à se liguer avec tous ceux et celles, humanistes ou non, qui, partout dans le monde, défendent et répandent ces valeurs pour le plus grand bien de l'humanité.



**Amphithéâtre de l'Université Oxford et auditoire en place
à l'occasion de la lecture et de l'adoption de la déclaration humaniste dite d'« Oxford »**



Commentaires sur la *Déclaration d'Oxford* de 2014 sur la liberté de pensée et d'expression

Jean Delisle

Les participants au *Congrès humaniste mondial* et à l'Assemblée générale de l'*Union internationale humaniste et éthique* ont adopté en août dernier, à Oxford (R-U.), une déclaration sur la liberté de pensée et d'expression dans l'esprit de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*. La version française intégrale de ce texte, produite par l'Association humaniste du Québec, figure sur son site (<http://assohum.org/>). Compte tenu de pertinence de ce document ancré dans l'actualité, il nous est apparu important d'en faire voir toute l'actualité.

« Partout dans le monde et de tout temps, peut-on lire dans le préambule, la liberté de pensée et la liberté d'expression se sont révélées essentielles à l'épanouissement de l'être humain, mais, à chaque génération, de nouvelles menaces ont mis en péril ces libertés fondamentales. »



Jean Delisle à la bibliothèque du parlement
canadien en 2014

En publiant la *Déclaration d'Oxford*, les humanistes témoignent de leur attachement indéfectible à la liberté individuelle et dénoncent les abus dont sont victimes un nombre grandissant de citoyens privés de leur liberté de conscience, de croyance, d'opinion et d'expression. « **La liberté de pensée et de croyance est un seul et même droit** », inhérent à la dignité humaine. En conséquence :

« **Nulle part on ne peut forcer quiconque à adopter ou à abandonner une croyance.** La liberté de pensée implique le droit de formuler ses propres croyances, de les défendre, de les approfondir et de les afficher librement. [...] Contraindre des individus à se soumettre à des idéologies officielles ou à des doctrines religieuses est une forme de tyrannie. [...] »

Les exemples de tels abus abondent et font les manchettes : persécution des chrétiens ou des Yazidis en Iraq, conversions forcées des lycéennes nigériennes par les islamistes du groupe Boko Haram, siège du village d'Amerli (Iraq) visant à affamer les villageois pratiquant une religion différente de celle des villages environnants, assimilation des athées à des terroristes en Arabie saoudite, emprisonnement et exécution des apostats en Iran, etc. Triste actualisation de l'injonction médiévale « crois ou meurs ».

« **Le droit à la liberté d'expression a une portée planétaire.** [...] Aucun chauvinisme nationaliste ni aucun sentiment d'insécurité nationale ne doivent priver l'ensemble de la communauté humaine des bénéfices qu'offrent les nouvelles technologies, les grands moyens de communication, les médias sociaux et l'accès personnel aux réseaux d'échange transnationaux. [...] »

Censurer les grands moyens de communication moderne, comme le font les régimes autoritaires, va à l'encontre de la liberté d'expression, du droit à l'information et de l'accès à la connaissance.

« **Ne pas être exposé à des propos offensants ou à des opinions contraires aux siennes n'est pas un droit.** [...] Exprimer son opposition à des croyances, y compris sur le ton de la satire et de la moquerie ou en les condamnant sous quelque forme ou dans quelque média que ce soit, fait partie du discours critique. [...] La meilleure façon de faire connaître son désaccord envers un point de vue que l'on ne partage pas est d'exposer le sien. La violence et la censure ne sont jamais des réactions légitimes. [...] »

Sont visés ici l'épisode des caricatures de Mahomet et les lois anti-blasphèmes. Mais il faut y voir également une critique envers les pays qui cherchent à faire reconnaître par les instances internationales, dont l'ONU, le concept de « diffamation des religions » dans le but exprès de criminaliser le blasphème et d'inscrire ce « crime » dans le droit international. Cette initiative heurte de front la liberté d'expression, au cœur de toute démocratie digne de ce nom.

La critique d'une religion est parfaitement légitime dans un pays démocratique. Une société laïque *garantit* la liberté de culte, mais *garantit* aussi l'indifférence en matière de religion. Les théocraties, en opposant un barrage systématique à la laïcité, sont des sociétés fermées. La charte du Hamas stipule que « l'idée laïque, qui signifie la non-religion, est incompatible avec l'idée religieuse ». Cette fermeture à la laïcité est une position idéologique contraire à l'esprit humaniste.

« **Un État ne doit pas restreindre la liberté de pensée et d'expression simplement pour éviter que le gouvernement fasse l'objet de critiques.** Les États qui considèrent comme un crime le fait de critiquer les politiques gouvernementales ou les leaders du pays, et qui voient dans cette critique des actes de trahison ou de sédition, voire une menace à la sécurité nationale ont à leur tête des tyrans qui recourent à la censure et exercent le pouvoir en fonction de leurs seuls intérêts. [...] »

Il ne manque pas d'exemples de régimes où la liberté d'expression est ainsi bafouée. Même une société démocratique n'est pas à l'abri de telles dérives anti-démocratiques lorsque l'idéologie et les intérêts des détenteurs du pouvoir prennent le pas sur les valeurs démocratiques d'ouverture, de transparence et de responsabilité.

« **La liberté de croyance est absolue, mais une croyance ne confère pas pour autant une liberté d'action absolue.** [...] La liberté de croyance ne saurait légitimer le non-respect des lois fondées sur les principes de discrimination et d'égalité. [...] »

Aucune tradition religieuse, aucune croyance ne saurait être invoquée pour justifier la discrimination, que celle-ci soit raciale, religieuse, sexuelle, homophobe ou autre. Croire ne donne pas tous les droits.

Après avoir rappelé ces quelques grands principes humanistes, les délégués réunis à Oxford ont exhorté les gouvernements à faire la promotion de ces valeurs pour le plus grand bien de l'humanité.



Rapport de la délégation de jeunes de la *Fondation humaniste du Québec* concernant le colloque *IHEU d'Oxford* de 2014 sur la liberté de pensée et d'expression

Laurent Blouin et Bruno Deschênes

Nous voulons tout d'abord remercier la *Fondation Humaniste du Québec* de nous avoir permis de vivre cette expérience et par conséquent bonifier notre implication en tant que « jeunes humanistes québécois ».

Ce rapport a pour but d'informer les humanistes du Québec de la situation internationale de l'humanisme, ayant assisté à de multiples conférences et participé à plusieurs conversations animées au *World Humanist Congress 2014* tenu à Oxford, Royaume-Uni, les 8, 9 et 10 août 2014.

Ce congrès fut rempli de rencontres privilégiées et d'échanges d'idées en plus d'être une occasion unique pour nous de visiter les collèges médiévaux d'Oxford. Durant notre séjour dans

L'éducation et l'éveil de conscience (*Enlightenment non religieux*) chez les jeunes.

Un troisième sujet revenait sur la table régulièrement: l'aide aux pays plus démunis en termes de moyens de communications et de liberté d'expression comme on peut l'entendre dans l'interview que nous avons réalisée avec Andrew Copson [1].

Nous retenons moins cette dernière conclusion, car en plus d'être un pays avec une liberté d'expression quasi totale, nos statuts et missions ne semblent pas nous permettre d'exécuter des actions concrètes hors Québec.

Éducation, éveil, conscience

Tous d'accord sur un point, les délégués du congrès croient que des



**Laurent Blouin et Bruno Deschênes
à Oxford**

la ville universitaire, nous avons eu la chance d'écouter Richard Dawkins, Andrew Copson, Samira Ahmed, AC Grayling et plusieurs autres savants humanistes d'ailleurs dans le monde, parler des enjeux humanistes actuels.

L'ensemble des discours des conférenciers et des conversations privées (ou dans un contexte social) du congrès nous ont menés sur deux grandes lignes directrices:

actions concrètes dans l'éducation sont obligatoires pour une meilleure compréhension de l'option humaniste. Parmi celles-ci, on parle de cours « religieux » (qui auraient pour but d'expliquer les faits historiques causés par les religions), le développement de la pensée critique, la promotion de la responsabilité sociale et la lutte pour empêcher les endoctrinements faciles chez les enfants.

Au Québec, comme les communautés religieuses étrangères

sont très présentes, les divergences de croyances sont inévitables. Mais qui croit juste ? Peut-être personne et tout le monde en même temps.

Quoi faire maintenant ? La question n'est pas évidente.

Plusieurs opinent vers le combat de la neutralité comme étant la balance entre les différents idéaux, pendant que d'autres seront de l'avis du « laisser vivre » et donc de ne pas brimer la liberté de croire au croyant, même les plus extrémistes. Encore une fois, ici tout le monde a tort et raison.

Par définition, une croyance est un choix d'ensemble de valeurs ou de faits qu'un individu décide d'accepter et de suivre sans preuve absolue. En application, la croyance est une appartenance psychologique et philosophique, un idéal traditionnel. La croyance est une habitude familiale et communautaire qui favorise l'union des semblables.

On peut alors ici comprendre l'importance du droit de croire qui est justifiable, ou « explicable », tant qu'il tient d'une décision personnelle éclairée et non influencée. Là entre en jeu le rôle crucial de l'éducation et l'empêchement des endoctrinements chez les enfants. Richard Dawkins dit: « *Il n'existe pas d'enfant musulman ou d'enfant catholique, seulement des enfants dont les parents sont musulmans ou catholiques* ».

Malheureusement, dans une ville cosmopolite comme Montréal, la guerre à la raison dégage une opinion négative des croyances, qui nuit à la cohabitation des différentes communautés. Personne n'a raison, personne n'a tort, mais tout le monde est humain. Voilà ce que nous partageons tous, avec la mort.

Nous sommes tous humains et nous allons tous mourir. Pour ne pas être que dramatique, la mort doit nous rappeler la responsabilité sociale que la vie nous donne.

Pourquoi vivons-nous ? Quel est le rôle de votre vie dans l'existence de votre société ? Ces questions, sans réelles

réponses, sont le fondement de toutes les religions et causent depuis des milliers d'années des conflits violents et des affrontements injustifiables, du moins, si on se rappelle que nous devrions être loyaux à notre espèce (homme) au lieu de chercher à la dominer.

Enseigner aux enfants les valeurs humanistes, devrait aider la compréhension de la responsabilité sociale qui nous est personnelle et individuelle dans cette collectivité. Chacun d'entre nous a une responsabilité différente, mais personne ne devrait avoir celle de nuire ou d'empêcher l'homme d'évoluer en paix. Nous irions même jusqu'à dire que tout le monde devrait avoir en tête l'évolution positive de l'homme par

rapport à sa situation actuelle. N'êtes-vous pas une partie de l'histoire de l'humanité ? Voilà le courant humaniste d'aujourd'hui. Le devoir de l'homme par rapport à sa société, résumée à sa plus simple expression, l'humanisme. Ne pas nuire, vivre librement et, si vous en êtes capable, contribuer à l'évolution.



Notre deuxième ligne directrice, l'éveil de conscience, touche principalement ceux et celles qui sont déjà éduqués et qui ont le plus de chance de se retrouver dans un affrontement d'idéologies, car anciens ou actuels croyants, ils sont l'essence même de la continuité du « contrôle » religieux.

L'éveil de conscience s'adresse aussi à tous ceux qui ne voient pas de responsabilités sociales dans leur existence, qui croient le changement impossible et à ceux pour qui les accomplissements personnels n'ont aucune importance réelle.

Mondialement, les endroits les plus propices à un « *Enlightenment* » sont ceux contrôlés par des gouvernements religieux et plus extrémistes comme plusieurs pays d'Afrique et d'Asie. Il y a cependant un défi local à relever, savoir conscientiser les québécois qu'un changement positif est possible, et ce, dans toutes les sphères de l'activité humaine. Une fois cette évolution « positive » rendue possible dans leur

tête, peut-être auront-ils une envie de s'investir davantage et d'accroître leur conscience sociale de façon plus concrète autour d'eux.

Conclusion

Nous voudrions donc conseiller à la *Fondation* et à l'*Association humaniste du Québec* de prendre une nouvelle direction vers laquelle le combat serait plus positif que négatif.

L'histoire démontre très bien que l'affrontement n'est jamais bénéfique pour tout le monde. Et nous sommes tout le monde. Les deux organismes devraient coopérer à développer un réseau de communication, plus performant, pour aider la compréhension des valeurs humanistes chez ceux qui ne les connaissent pas.

Nous proposons donc d'opter pour des activités ou des événements s'adressant plus au public qu'aux membres, pour tenter d'aider au maximum l'éveil de la conscience humaniste, sans pour autant exiger une implication. D'après nous, ceci aurait un impact plus important, vaste et profond et pourrait faciliter un changement plus efficace à long terme, car nous avons des problèmes scientifiques à résoudre, une quantité infinie d'arts à découvrir, une planète à sauver et surtout une haine omni-présente à remplacer par une volonté d'union et de liberté universelle.

1. Président de *British humanist association*

Nouveauté !

Toutes et tous peuvent dorénavant rejoindre directement le rédacteur en chef de Québec humaniste, Claude M.J. Braun, à l'adresse courriel :

redacteurqh@assohum.org



Les populations et l’AHQ devancent les politiciens sur l’urgence de réduire le réchauffement anthropique

Le 21 septembre 2014, une semaine avant la rencontre des leaders mondiaux à New York sur la question des changements climatiques, une manifestation de 300,000 personnes a eu lieu dans cette même ville pour exiger des politiciens une action ferme pour contrer le réchauffement anthropique. Simultanément, des manifestations solidaires ont eu lieu dans 12000 villes à travers le monde. Montréal ne fut pas en reste. Plusieurs milliers de personnes se sont rassemblées au parc Lafontaine de Montréal pour ensuite marcher jusqu’au parc Jeanne Mance dans les rues de Montréal, avec des bannières bigarrées très diverses représentant de nombreuses organisations écologiques et citoyennes et même des partis politiques (je n’ai pas vu toutefois de bannière conservatrice, péquiste, libérale ou caquiste). L’association humaniste a mobilisé son propre contingent, dont son président Michel Virard, et a porté sa propre bannière. J’ai reconnu au moins cinq de nos membres en règle à cette manifestation.



À la droite de la bannière de l’Association humaniste du Québec, notre camarade Itène Durand et à la gauche, Claude Braun

Réchauffement anthropique, Partie 1 : La fin de la récréation

**Shaun Lovejoy,
Département de Physique,
Université McGill, Montréal, Qué.**



Shaun Lovejoy

Introduction

La science et la connaissance avancent par l'opposition systématique des idées, des modèles et des paradigmes, puis la confrontation des théories avec des données. La science est donc remplie de controverses. Bien que la plupart des théories en sciences naturelles n'aient d'intérêt que pour les spécialistes concernés, il arrive parfois qu'elles menacent les conceptions dominantes du monde ainsi que notre place dans ce dernier. Le plus illustre exemple est possiblement l'émergence de l'héliocentrisme, qui en 1633 mena au bannissement des travaux de Copernic en 1633 et a valu à Galilée de se faire montrer les instruments de torture. Bien que l'héliocentrisme ait été profondément en conflit avec la doctrine de l'Église, c'était bien plus qu'une simple question d'idéologie. À l'époque, les auteurs et poètes qualifièrent l'héliocentrisme de « ridicule » (Jean Bodin, 1592) ou encore comme porteur d'un profond désespoir (John Donne, 1611, « Le Soleil est Perdu... »). L'Église a simplement réaffirmé et officialisé le « gros bon sens », c'est-à-dire le géocentrisme, et a du même coup fait de l'héliocentrisme une doctrine hérétique (Sherwood, 2011).

Les siècles se sont enchaînés et nous sommes aujourd'hui témoins d'une confrontation similaire, en l'occurrence à l'idée reçue selon laquelle le climat est une contrainte externe devant laquelle l'humanité impuissante ne peut espérer que s'adapter. La réalité est toute autre: l'action humaine modifie le climat. Plutôt que d'être une partie bienveillante et nourricière de Mère Nature, le climat se révèle

comme altérable et potentiellement malveillant. L'industrie des combustibles fossiles et autres intérêts complices n'ont seulement qu'à semer le doute et doucement leurs lobbys entretiennent la réconfortante illusion pré-scientifique. Malheureusement, le parallèle avec l'héliocentrisme s'arrête ici, car les conséquences d'une mauvaise conception du réchauffement anthropique sont bien plus qu'idéologiques. Si nous échouons à le ralentir et à mitiger son effet, les conséquences pourraient être terribles pour le futur de l'humanité. Je ferai ici le résumé de progrès récents en ce qui a trait à notre compréhension du climat, ainsi que l'apport anthropique au changement climatique en cours, et tiendrai la thèse que d'un point de vue purement intellectuel et scientifique, nous sommes (finalement) arrivés à la fin du débat climatique. Le débat n'est plus rationnel. Les climato-sceptiques ne sont que des négationnistes climatiques. Je discuterai ensuite des conséquences du changement climatique, et comment agir, en particulier pour les humanistes.

Qu'est-ce que le climat ?

L'adage dit que « le climat est ce à quoi on s'attend, la météo est ce qu'on reçoit », signifiant que le climat est la météo typique ou moyenne. Il se trouve que c'est un point de vue théorique, détaché de la réalité de l'atmosphère (Lovejoy, 2013). Une analyse empirique démontre que pour des périodes allant jusqu'à dix jours, les fluctuations de température, de vélocité éolienne ou autres quantités reliées à l'atmosphère, tendent à augmenter avec l'échelle temporelle, c'est-à-dire, par exemple, qu'en moyenne on doit s'attendre à ce que la température de

la semaine prochaine soit plus éloignée d'aujourd'hui que celle de demain. Par contre, cette relation s'inverse pour des périodes allant de 10 jours jusqu'à 30 ans. Bref, à cette échelle, plutôt que d'augmenter avec le temps, les fluctuations tendent à s'annuler entre elles. Des moyennes sur des périodes de plus en plus longues semblent donc tendre à converger vers une valeur stable. C'est le régime qui satisfait l'idée que « le climat est ce à quoi on s'attend ». Malgré tout, passé trente ans, pour l'ère post-industrielle, et passé cent ans, pour la période pré-industrielle, cette moyenne recommence à errer, les fluctuations augmentent encore avec l'échelle temporelle. Par exemple, les normales climatiques, définies comme une moyenne sur trente ans, auront tendance à fluctuer de manière croissante sur des périodes allant jusqu'à des dizaines de milliers d'années, périodes correspondant, par exemple, aux âges glaciaires. Il y a donc trois différents régimes, pas que deux. J'ai d'ailleurs proposé que le régime intermédiaire, un genre de météo plus « lente », soit dénommé « macrométéo » et que le terme « climat » soit réservé aux plus grandes périodes, caractérisées par des variations instables. Une façon équivalente de comprendre ces deux comportements types est de dire que pour le régime macrométéo, caractérisé par la stabilité, les boucles de rétro-action négatives dominent alors que pour les périodes plus grandes, les boucles de rétro-action positives dominent, puisque ces dernières périodes sont caractérisées par l'instabilité. Si l'on applique la même approche à l'éon phanérozoïque, les derniers 542 millions d'années, qui vit l'avènement du règne animal, on trouve que pour des échelles temporelles d'environ 1 million d'années et plus, appelons ce régime « mégaclimat » les fluctuations de température tendent encore à augmenter avec l'échelle [Lovejoy, 2014e]. Cela signifie que sur cette période, les boucles de rétro-action positive l'emportent sur les négatives, un comportement contraire à l'homéostasie terrestre telle que conçue par Lovelock avec l'hypothèse de la « terre vivante » ou l'hypothèse Gaïa. Nous y reviendrons.

La distinction entre la météo, la macrométéo et le climat est utile pour comprendre le réchauffement anthropique. Aux temps pré-industriels, ce n'est qu'aux échelles supérieures à environ un siècle que les processus naturels, à action lente, réussissent à surpasser les processus macrométéorologiques stabilisants, alors que pour la période post-industrielle, définie comme les années après 1880, les effets anthropiques dépassent les variations climatiques naturelles et commencent ainsi à dominer la macrométéo pour des périodes supérieures à seulement trois décennies. C'est important puisque ça veut

dire que la variation depuis 1880, environ un siècle, est due en grande partie à la variabilité anthropique plutôt que naturelle. On peut donc séparer de manière assez précise les variations anthropiques des naturelles.

Une brève histoire du réchauffement anthropique

Pourquoi la Terre se réchauffe-t-elle ? En 1896, essayant de comprendre les causes des âges glaciaires, le chimiste suédois Svante Arrhenius estima que si la concentration atmosphérique de dioxyde de carbone doublait, la température globale augmenterait de 5-6 degrés Celsius. Puis en 1938, Guy Stewart Callander révisa cette estimation à 2 degrés Celsius. Ces deux estimations sont en fait assez près des estimations modernes. D'un point de vue scientifique, l'idée est simple. Le dioxyde de carbone est un gaz à effet de serre (GES) laissant la lumière visible du soleil passer, mais retenant une partie de la chaleur ré-émise par la Terre, augmentant donc la température globale. La réalité est plus complexe, des boucles de rétro-action entre le dioxyde de carbone, la vapeur d'eau et les nuages amenant un grand degré d'incertitude que nous discuterons plus bas.

La prochaine grande étape dans l'étude du réchauffement anthropique fut le développement par Charles Keeling d'une nouvelle technique pour estimer la concentration de dioxyde de carbone qui permit, en 1957, de commencer à mesurer sur une base régulière la concentration à deux endroits différents, l'Antarctique et Mauna Loa, deux sites choisis pour leur isolement, réduisant ainsi l'effet de perturbations locales dues à l'agriculture ou à l'industrie. Ces mesures démontrèrent sans l'ombre d'un doute que le taux moyen annuel de dioxyde de carbone dans l'atmosphère était en croissance continue. On a pu aussi déterminer ainsi qu'environ la moitié des émissions reste atmosphérique alors que l'autre moitié se dissout dans les océans. Finalement, dans les années 70, le développement d'immenses modèles sur des super-ordinateurs, les *Modèles de circulation générale* ou GCM de l'anglais « *Global Circulation Model* », nous permirent d'estimer qu'un doublage du dioxyde de carbone atmosphérique mènerait à une augmentation de la température globale d'environ 1.5 à 4.5 degrés Celsius (Académie Nationale des Sciences des États-Unis, 1979). C'est l'augmentation à laquelle on doit s'attendre si tout d'un coup on doublait la concentration de dioxyde de carbone et attendions d'atteindre un nouveau point d'équilibre. En effet, et cela souligne les limites liées à cette approche, malgré les progrès majeurs

tant dans les algorithmes que dans la puissance de calcul des ordinateurs, le même résultat a été présenté dans le plus récent rapport du *Groupe Intergouvernemental d'Experts sur l'Évolution du Climat*, le GIEC (GIEC, cinquième rapport du GIEC, RE5, 2013).

Scepticisme légitime et illégitime

Lorsque confrontée à un nouvel ensemble de faits ou à une nouvelle théorie, l'attitude scientifique correcte en est une de scepticisme désintéressé. L'histoire du réchauffement anthropique montre que cette théorie a dû surmonter plusieurs critiques [Weart, 2008]. Si on décide d'ignorer les effets de rétro-action liés à la vapeur d'eau et aux nuages, le réchauffement anthropique devient simple à établir. La mécanique elle-même de l'effet de serre n'a jamais été mise en doute. La difficulté principale, qui nécessita le développement des modèles numériques, était d'estimer les boucles de rétro-action. Même aujourd'hui elles sont toujours difficiles à quantifier ce qui explique que l'intervalle de 1.5-4.5 degrés Celsius, lié au doublement du dioxyde de carbone, reste assez large.

Même dans les années 60, alors que les mesures prises par Keeling étaient bien connues, la résistance principale à la théorie du réchauffement dû au dioxyde de carbone était, comme mentionné dans l'introduction, plutôt idéologique. On disait que le réchauffement était très faible et la possibilité d'une contribution humaine au changement climatique qui serait dominante répugnait. Finalement, les associations météorologiques officielles de l'époque refusèrent de l'endosser. Il faut dire que l'époque n'était pas un terreau fertile pour Keeling étant donné que dans l'après-guerre on assistait à un refroidissement naturel (1944-1976).

Après le calcul du premier *Modèle de circulation globale* (Manabe et Wetherald, 1975), les critiques passèrent au manque de réalisme des modèles ainsi qu'aux piètres qualités et quantités de données. En effet, ce ne fut pas avant les années 80 que les preuves du réchauffement devinrent vraiment convaincantes. Pour ce qui est des modèles, la critique est particulièrement facile étant donné qu'un modèle parfait n'existe tout simplement pas. Aujourd'hui les modèles de circulation globale sont immensément complexes et assemblés par de grandes équipes. On peut raisonnablement croire qu'un seul individu comprenant chaque partie du modèle n'existe pas non plus. Bien qu'un modèle ne puisse décrire la réalité de

manière infaillible, il peut répondre à des questions spécifiques comme l'existence de points de bascule liés à des boucles de rétro-action par exemple. Malgré tout, les modélisateurs sont bien conscients de ces limites et ainsi les critiques légitimes des modèles sont partie intégrante du développement routinier des modèles de circulation générale, ce qui implique une large gamme de tests et comparaisons avec des données réelles. De mon point de vue, extérieur à la communauté modélisatrice étant issue du domaine de la physique non linéaire, des années d'études m'ont mené à la conclusion que les prédictions de modèles analysés sur de larges gammes d'échelles temporelles et spatiales ont en effet des types de variabilité assez semblables aux données, donc réalistes.

Même si l'on ignore les modèles, la température croissante nécessitait une explication. Les sceptiques ont donc commencé une longue bataille pour remettre en question les données, les extrémistes doutant de la réalité même du réchauffement. Par exemple, dans les années 90 l'effet « d'îlots de chaleur », dans lequel les températures mesurées sont augmentées de façon nonreprésentatif de leur région par le développement de zones urbaines entourant des zones auparavant non développées par l'homme, fut utilisé pour déclarer les estimés de température globale biaisés. Par ailleurs, les mesures de la température atmosphérique, et non de surface, ont d'abord échoué à corroborer la tendance au réchauffement déjà mesuré par les stations de surface. Les protagonistes principaux de cette saga furent les scientifiques évangélistes chrétiens J. Christy et R. Spencer qui collaborèrent à l'analyse. Les deux furent francs en ce qui a trait à leur religion avec une publication récente justifiant leur scepticisme basé sur les Écritures: « La Terre et ses écosystèmes, créés par la conception intelligente et le pouvoir infini de Dieu est maintenue par Sa fidèle providence, sont robustes, élastiques, s'autorégulent et s'autocorrigent ». Au cours des quinze années qui suivirent leur publication initiale, pas moins de quatre erreurs subtiles furent identifiées dans leur interprétation des mesures par satellite [Mann, 2012]. Dès 2005, il devint clair que contrairement aux prétentions initiales, les satellites supportaient en fait la tendance au réchauffement de surface observé. Un an plus tard, vint le son du glas pour le scepticisme légitime. Michael Shermer, éditeur du magazine *Skeptical Inquirer* (littéralement: « L'enquêteur sceptique »), changea de position disant qu'à la lumière des nouveaux développements survenus en science climatique, s'opposer à l'idée du réchauffement anthropique sur les bases du scepticisme serait antiscientifique.

Le problème est que quand il y a des intérêts en jeu, les règles habituelles du discours intellectuel et du scepticisme scientifique ne s'appliquent plus. C'est particulièrement vrai aux États-Unis où des groupes de réflexion de droite tels que *l'Institut Marshall* et le *Science and Environment Policy Project* furent généreusement financés par l'industrie des hydrocarbures. Par exemple en 1998, Exxon-Mobile leur alloua 20 millions de dollars dans le but de répandre le doute à propos du réchauffement anthropique, lancer une campagne de publicité afin d'affirmer que le réchauffement n'était ni réel ou dommageable et effectuer des actions lobbyistes auprès du congrès États-Unien. En 2007, le *American Enterprise Institute* offrit 10 000\$ ainsi que le remboursement de dépenses pour effectuer des tournées de conférences critiquant le quatrième rapport du GIEC qui venait d'être publié. En 2012, *l'Institut Heartland* paya des individus pour intervenir sur Internet pour dénigrer l'idée d'un réchauffement anthropique et de plus, paya aussi des scientifiques pour écrire des rapports exprimant des points de vue sceptiques. L'institut commença aussi une campagne afin qu'on introduise des éléments de climato-scepticisme dans les curriculums scolaires. Dans une étude récente Brulle (2014) établit que pas moins de 91 différentes organisations, incluant des groupes de réflexion, des groupes de défense et des associations professionnelles, avec un financement combiné de plus de 900 millions de dollars par année, forment collectivement un « contre-mouvement sur la question des changements climatiques ».

Les tactiques climato-sceptiques sont difficilement compatibles avec le principe du débat désintéressé. En effet, ces techniques ont souvent été exactement les mêmes que celles utilisées par les compagnies tabatières pour nier les effets délétères liés à la consommation de cigarettes. Certains individus ayant fait carrière en tant que « sceptiques » avec l'industrie tabatière se sont simplement recyclés en « climato-sceptiques » ! Une tactique sceptique est de décrédibiliser des publications réputées en y juxtaposant des citations provenant d'une multitude de sources prises hors contexte. De cette façon, on amplifie de simples désaccords entre scientifiques et on exagère la signification de n'importe quelle erreur, peu importe son importance réelle, pour ainsi vraiment dénigrer la science.

Finalement, la sociologie et la politique du climato-scepticisme sont « impressionnantes ». Aux États-Unis, au moins, sous l'égide du fondamentalisme religieux, il y a eu une convergence des organisations créationnistes et climato-sceptiques se servant des mêmes médias, tels Fox News, et des mêmes porte-paroles, tels Glenn Beck et Rush Limbaugh.

Un excellent survol, écrit par un participant actif, est le livre : « Le Bâton de Hockey et les Guerres Climatiques : Missives en Provenance du Front » (« The Hockey Stick and the Climate Wars: Dispatches from the Front Lines ») [Mann, 2012].

Une nouvelle et simple démonstration du réchauffement climatique sans modèles de circulation générale

Aucune théorie scientifique de la nature peut être prouvée d'une manière mathématique et rigoureuse. Il y aura toujours de la place pour un « doute raisonnable ». Dans le cas du réchauffement anthropique, les démonstrations ont comporté plus que souvent d'immenses modèles dont les tenants et aboutissements étaient souvent difficiles à comprendre même pour les spécialistes. Puisqu'aucun modèle n'est parfait, cela a reconforté les sceptiques pour qui l'argument fondamental est l'inadéquation des modèles, permettant d'affirmer que le réchauffement est purement naturel. J'aimerais présenter ici de nouveaux travaux qui démolissent cette position suffisante. J'ai lancé l'idée initiale aux *Sceptiques du Québec* qui en 2012 demandèrent : « Si le réchauffement est si évident, pourquoi est-ce qu'un superordinateur est nécessaire pour le démontrer ? » (La présentation répondant à la question peut être consultée sur mon site web: <http://www.physics.mcgill.ca/~gang/Lovejoy.htm> voir le résumé (en Français, [Dubé, 2013])). Comme nous verrons, la démonstration sans modèle nous donne un résultat plus puissant. Nous pouvons rejeter l'hypothèse sceptique affirmant que le réchauffement n'est rien de plus qu'une gigantesque fluctuation naturelle centenaire. Notons au passage une asymétrie fondamentale de la méthode scientifique. Il est beaucoup plus facile de réfuter une théorie que d'en prouver une afin que le résultat résolve et apaise effectivement le débat scientifique ou intellectuel [Lovejoy, 2014d], [Lovejoy, 2014c], [Lovejoy, 2014b].

J'ai expliqué plus haut que le dioxyde de carbone est responsable d'un forçage climatique positif, phénomène altérant la balance énergétique. Il y a cependant une variété d'autres forçages anthropiques ayant un impact significatif. Les plus importants sont les autres gaz à effet de serre (notamment le méthane), mais aussi les aérosols, c'est-à-dire de fines particules en suspens souvent issues de la pollution qui tendent à « brunir » l'atmosphère, de ce fait refroidissant la Terre en réfléchissant de la radiation solaire vers l'espace. Un troisième type de forçage, plus faible, est

celui lié à l'utilisation du territoire, notamment la conversion des habitats naturels en terres agricoles, rasant de vastes étendues de forêts pluviales tropicales. Cependant, plusieurs de ces effets sont particulièrement difficiles à quantifier, en particulier le refroidissement dû aux aérosols. En plus de ça, il faut considérer la vapeur d'eau et les boucles de rétro-action liées aux nuages qui sont responsables du degré élevé d'incertitude. On parle du 1.5-4.5 degrés Celsius par doublement de la concentration de dioxyde de carbone. Malgré tout, sans

sophistiquées ou à une connaissance spéciale, il est facile de voir que la température augmente de manière quasi linéaire, c'est-à-dire en ligne droite, mais avec des fluctuations superposées en plus, qui représentent la variabilité naturelle. La variabilité naturelle croissante n'est pas seulement une conséquence due aux interactions non linéaires complexes qui sont propriété interne inhérente au système climatique, en particulier les systèmes atmosphériques et océaniques, mais elle est une réponse naturelle aux forçages naturels externes, en particulier la variabilité solaire et les éruptions volcaniques.

Températures globales : NASA - GISS

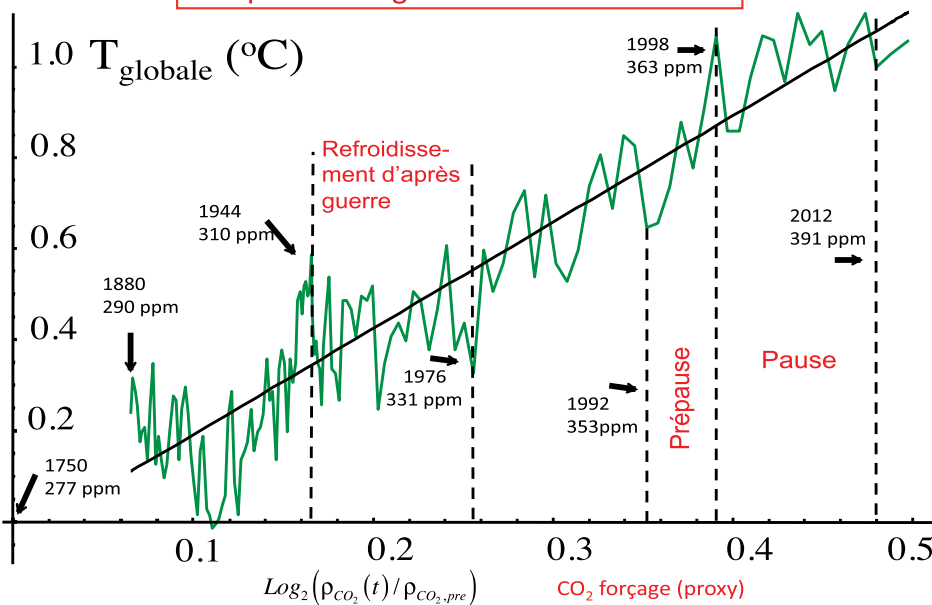


Figure 1. Anomalies globales de température (NASA, 1880-2013) en fonction du forçage carbonique radiatif comme substitut linéaire. La droite a une pente de 2,33 degrés Celsius par doublement de dioxyde de carbone. Certaines dates et les concentrations moyennes annuelles de dioxyde de carbone sont indiquées en référence. Les lignes verticales pointillées indiquent le commencement et la fin d'événements discutés dans le texte (1944, 1976, 1992, 1998). Adapté de Figure 1a [Lovejoy, 2014a].

même considérer tous les forçages en détail, on peut faire état des liens solides qui les relient, c'est-à-dire l'économie. Dire que si l'économie mondiale double, on verrait doubler les concentrations de dioxyde de carbone, celles de méthane, celles d'aérosols ainsi que la superficie de territoire réaménagé, est en fait une très bonne approximation. C'est la justification pour utiliser les relativement bonnes mesures du forçage carbonique prises depuis 1880 comme substitut pour tous les forçages anthropiques. Par exemple, les données historiques concernant tous les GES montrent que le total des forçages est presque exactement 79 % plus grand que celui du dioxyde de carbone seulement.

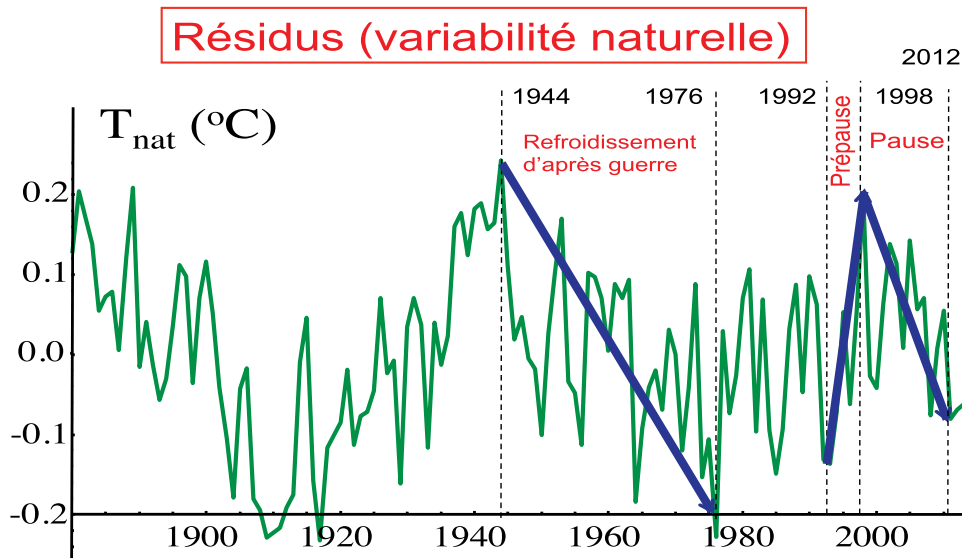
Figure 1, ne nous donne pas la température en fonction du temps comme d'habitude, mais plutôt en fonction du forçage carbonique. Sans faire appel à des statistiques inpénétrablement

On peut donc estimer le réchauffement anthropique total depuis 1880 sur la figure à l'aide du domaine vertical couvert par la droite. On trouve alors qu'il y a eu un réchauffement d'un degré Celsius et que la pente de la droite, la « sensibilité climatique effective », est de 2.33 degrés Celsius par doublement de dioxyde de carbone. Cela représente donc l'augmentation historique réelle de la température en fonction du dioxyde de carbone observé, ce qui, implicitement, prend en compte les autres effets anthropiques. Ce résultat est bien ancré dans l'intervalle avancé par le GIEC, 1.5-4.5 degrés Celsius. Notons que c'est une estimation pour une quantité légèrement différente, c'est-à-dire la « sensibilité climatique au point d'équilibre ». La faiblesse de notre approche est qu'elle considère que c'est l'augmentation de dioxyde de carbone de l'année en cours qui détermine le réchauffement anthropique pour l'année alors qu'en fait, la plus grande partie de la chaleur (et la moitié du CO₂) se retrouve d'abord dans l'océan et il y a donc délai avant qu'elle remonte dans l'atmosphère, et c'est sans prendre en compte des boucles de rétro-action qui compliquent davantage les choses ! On peut refaire le calcul

en prenant partiellement en compte ce délai en alignant la température avec le forçage carbonique 10 ou 20 ans avant. Avec cette approche, la conclusion reste la même, mais l'estimation de la sensibilité climatique effective passe à 3.73 degrés Celsius par doublement de dioxyde de carbone. Une analyse statistique détaillée des deux estimations nous donne le résultat final de 1,9-4,2 degrés Celsius, avec un degré de certitude de 95 %, ce qui est exactement au milieu de l'intervalle du GIEC, mais quelque peu plus précis.

Sur la figure 1, la différence entre la ligne noire, représentant la contribution anthropique à la température et la température réelle, c'est-à-dire la courbe verte plus variable, est un estimé de la variabilité naturelle, c'est d'ailleurs ce qu'illustre directement figure 2. Sur ce dernier, on peut directement voir les grandes fluctuations naturelles de la température globale. Par exemple, considérons la période allant de 1998 à 2013, la fameuse « pause ». Au cours des dernières années, les climato-sceptiques ont claironné que cet hiatus était une preuve que le réchauffement s'était arrêté et qu'il n'était donc pas d'origine humaine. Sur figure 1, la période depuis 1998 apparaît comme des fluctuations autour d'une droite relativement plate. Le figure 2 montre que c'est effectivement un refroidissement naturel assez important, d'environ 0,3 degré Celsius, qui éclipse le réchauffement anthropique, la ligne noire du premier diagramme, qui fut d'une magnitude pratiquement égale. Bien que ce refroidissement apparaît inhabituel, il n'est pas si rare puisque l'analyse montre que de tels événements, d'une durée d'environ 15 ans, reviennent naturellement tous les 20 à 50 ans [Lovejoy, 2014a]. Si on considère la situation dans son ensemble, c'est-à-dire que le refroidissement survient après un réchauffement pré-pause qui fut encore plus important, de 1992 à 1998, la pause est donc un comportement qu'on peut simplement qualifier de « retour vers la moyenne ». Sur le figure 1, on voit que c'est seulement depuis 2012 que la température globale a retraversé sous la droite de tendance à long terme du réchauffement anthropique. En effet, la théorie du réchauffement anthropique prédit qu'il y aura une pause à partir de 1998. Sans cette pause

le réchauffement aurait été si fort qu'il aurait invalidé la théorie ici présentée ! Une analyse supplémentaire nous montre que si les émissions continuent d'augmenter à la vitesse actuelle, on pourra rejeter cette théorie avec 95 % de certitude si la pause venait à se prolonger jusqu'en 2019-2020. D'ici là on s'attend donc à un nouveau retour vers la moyenne, mais cette fois vers le haut, donc



un réchauffement.

Figure 2: Les résidus de la droite sur le diagramme de la figure 1 sont une estimation de la variabilité naturelle. Les lignes pointillées verticales sont les mêmes ici que dans le diagramme précédent et les flèches indiquent les événements discutés dans cet article. Adapté de la figure 1c, [Lovejoy, 2014a].

Finalement, nous avons effectué une analyse statistique de plus utilisant les estimations pré-industrielles de température, la période allant de 1500 à 1900 reconstruite à l'aide de différents indicateurs notamment les carottes glaciaires, les sédiments de lac, les anneaux de croissance d'arbres, etc. Cette analyse nous permet d'estimer la probabilité que le réchauffement depuis 1880 ne soit qu'une gigantesque fluctuation naturelle. Nous démontrons ainsi que l'hypothèse d'un réchauffement naturel peut être rejetée avec un degré de certitude entre 99 et 99.9 % ([Lovejoy, 2014d]).

La réaction sceptique

Notre conclusion affirmant que la pause *est* naturelle, mais

que le réchauffement industriel ne l'est *pas* a provoqué de fortes réactions chez les sceptiques. À peine quelques heures après le communiqué de presse McGillois annonçant la publication de l'article [Lovejoy, 2014d], le sceptique *major domo* Viscount Lord Christopher Monkton of Brechely a donné le ton en qualifiant l'article d'« émanation d'ectoplasme méphitique des forces des ténèbres ». Dans les semaines qui suivirent, j'ai été inondé par un flot constant et abusif de messages courriels et Twitter. Il y a même eu tentative d'intimidation envers l'Université McGill par un groupe de Calgary au nom Orwellien, les « *Amis de la Science* », afin que le communiqué de presse soit retiré du site web de l'institution. Malgré tout, la critique scientifique a été faible. La réaction habituelle a été l'utilisation de l'information historique, en particulier en ce qui a trait à l'optimum climatique médiéval, pour avancer qu'il y a 800 ans les températures *globales* *auraient pu* être plus chaudes qu'aujourd'hui et de par le fait même contredire notre analyse. Cette position rate une information essentielle. La probabilité qu'un tel changement de température en *une période de 125 ans* est extrêmement faible et rien n'empêche qu'un tel changement survienne bien plus lentement, c'est-à-dire sur des périodes beaucoup plus longues. Une erreur connexe est de tirer des conclusions de données, paléo ou instrumentales, représentant des fluctuations centenaires plus importantes, mais représentatives de petites régions géographiques. Par exemple, sur leur site web, les « *Amis* » clament haut et fort une augmentation de 0,9 degré Celsius dans le centre de l'Angleterre sur une période allant de 1663 à 1762, prétendant ainsi que [Lovejoy, 2014d] se trompe. Il faut considérer ici qu'étant donné que l'Angleterre recouvre environ 0,04 % de la superficie terrestre, c'est difficilement justifiable de la prendre comme représentant le globe en entier. Dans les faits, pour la même période la température à l'échelle globale a augmenté de seulement 0,21 plus ou moins 0,12 degré Celsius, ce qui bien sûr est moins que le réchauffement global industriel, environ 0,9 degré.

Remerciements:

Je tiens à remercier Raphael Hébert pour la traduction du texte de l'Anglais.

Références

- Dubé, L. (2013), Qu'est ce que c'est le Climat: un Regard Sceptique sur les Climato-Sceptiques *Québec Sceptique*, 81, 57-64.
- Lovejoy, S. (2014a), Return Periods of Global Climate Fluctuations and the Pause, *Geophysics Research Letters*, 41, 4704-4710 doi: 10.1002/2014GL060478.
- Lovejoy, S. (2014b), Opinion: Research shows that Global Warming isn't Natural, Op-Ed, in *The Gazette*, edited, Montreal, 10 juin, 2014.
- Lovejoy, S. (2014c), Climate Closure: Game over for Climate Skeptics, *EOS (submitted)*.
- Lovejoy, S. (2014d), Scaling Fluctuation Analysis and Statistical Hypothesis Testing of Anthropogenic Warming, *Climate Dynamics*, 42, 2339-2351 doi: 10.1007/s00382-014-2128-2.
- Lovejoy, S. (2014e), A Voyage through Scales, a Missing Quadrillion and why the Climate is not What ou Expect, *Climate Dynamics*, doi: 10.1007/s00382-014-2324-0.
- Mann, M. E. (2012), *The Hockey Stick and the Climate Wars: Dispatches from the Front Lines*, Columbia University Press.
- Weart, S. R. (2008), *The Discovery of Global Warming*, Harvard Univ. Press.

NDLR : La deuxième partie de ce texte, intitulée « Réchauffement Anthropique, Partie 2 : Que Faire ? » paraîtra dans le prochain numéro de Québec humaniste

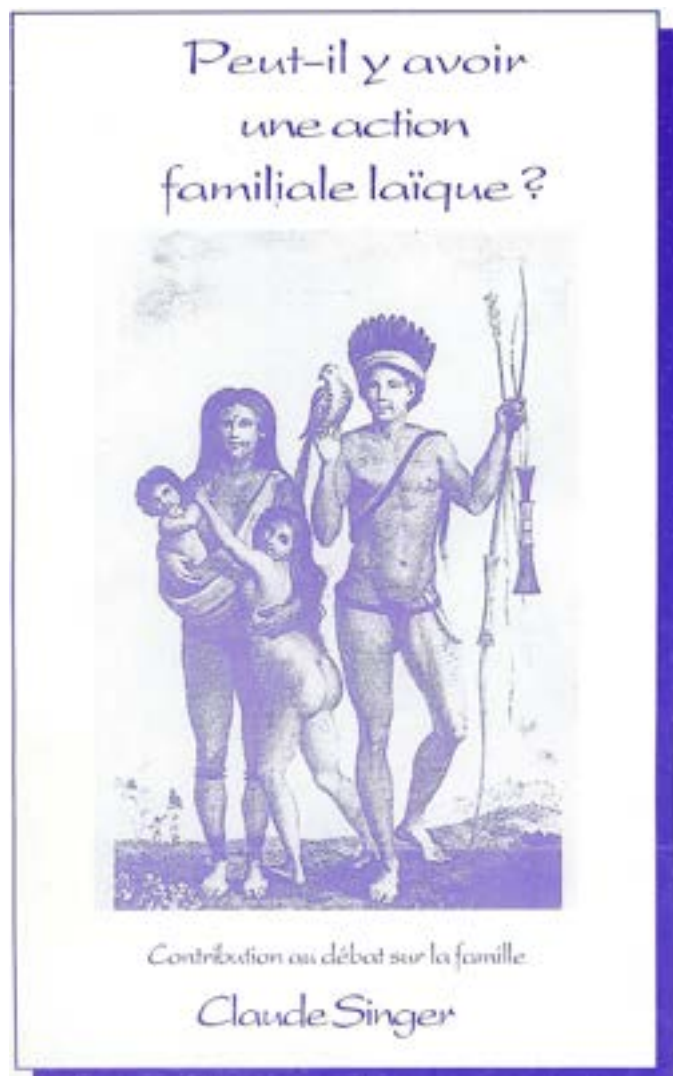


Que peut-on dire sur la famille ? Partie 1

Claude Singer



*Claude Singer a occupé divers postes de responsabilité à la **Libre Pensée Française (LPF)**. Ce professeur de français retraité est présentement rédacteur d'une des revues de la LPF, **L'idée libre**. Il est s'est fait une spécialité sur la famille des points de vue anthropologique, historique, éthique et politique, comme en témoigne son excellent livre dont la pochette est affichée ci-dessous. Claude, qui habite la région parisienne, visite souvent le Québec. Il a récemment donné deux conférences au Centre humaniste de Montréal et a gentiment accepté de nous livrer ce billet dans son domaine d'expertise.*



La question familiale revient régulièrement sur le devant de la scène. Nous sommes tous concernés. Tout le monde a un père et une mère (quelle que soit la manière dont on a été conçu) – et ce depuis l'origine. Si nous sommes là, c'est que nous sommes la manifestation de la suite ininterrompue, jamais brisée, de la perpétuation de l'espèce, depuis l'apparition des premiers hominidés.

Immédiatement se pose une question : la famille est-elle un élément indispensable à la reproduction de l'espèce ? Quels rapports y a-t-il entre mariage et famille ? Pourquoi des familles ? Pourquoi des mariages ? Pourquoi les religions, les États font-ils de la famille un enjeu (règles, sacrements, cérémonies, lois, interdits ...), pourquoi la famille ne dépend-elle pas uniquement de la sphère privée ? Quel est l'enjeu ?...

Il y a eu récemment ici en France des manifestations parfois violentes lors de la question du « mariage pour tous », manifestations dans lesquelles on a vu pour la première fois depuis des dizaines et des dizaines d'années la hiérarchie catholique descendre directement dans la rue... pour des questions qui – apparemment – posent moins de problèmes dans d'autres pays (il en est de même, d'ailleurs, pour d'autres questions, comme celle du droit à mourir dans la dignité...). D'autant plus qu'il n'était pas question d'imposer un « mariage religieux pour tous ». Il y a des pays qui ont depuis un certain nombre d'années légalisé le mariage (civil) pour tous. Au Québec, par exemple, le mariage pour tous est légal depuis 2004, dans le reste du Canada depuis 2005, mais il existe des pays où l'homosexualité est passible de la peine de mort...

Je m'éloigne du propos ? Pas sûr. On se rend bien compte que poser la question de la famille, de sa composition, de son rôle,

de son statut, ouvre la porte à un questionnement beaucoup plus vaste...

Nature et Culture : Famille et Familles

L'origine de la famille voit s'affronter depuis fort longtemps les anthropologues et les sociologues. Pour les premiers, la société est composée d'un agrégat de familles élémentaires, chacune composée d'un père, d'une mère et de leurs enfants. Cela reposerait selon eux, sur un fondement biologique et psychologique : les sexes s'attirent, un instinct les pousse à se reproduire, un autre instinct pousse les mères à élever leurs enfants, etc. La famille serait donc la poutre maîtresse de toute société. De là dériveraient les liens sociaux : ce serait un fait biologique de reconnaître le lien entre parents et enfants, entre enfants de même parents, entre mari et femmes, parents du ou des mêmes enfants. On aurait affaire à une sorte de dogme « vertical », dont la filiation constituerait l'essence. Les lignes de descendance qui sont la conséquence de ces filiations successives établiraient ainsi la continuité dans le temps qui formerait la trame même de la société. La famille serait le lieu central et unique où chaque individu puiserait ses émotions les plus anciennes, constituerait son être physique, psychologique et social. La famille serait donc un pur produit de la « nature », dont le rôle serait d'unir ses trames pour façonner le tissu social.

Pour les sociologues, l'accent est mis sur la trame horizontale : la société s'est développée à partir de l'accroissement progressif des interdictions, l'extension de la prohibition de l'inceste. Chaque famille provient de l'union de deux autres familles. Autrement dit, pour qu'une famille se fonde, il faut que deux familles s'amputent d'un de ses membres. La famille apparaît alors comme un lieu nécessaire, mais nécessairement provisoire : la survie de la société provient, non plus du maintien de la famille, mais de sa perpétuelle construction-destruction. De là, pour les partisans d'une lecture horizontale, provient toutes organisations sociales.

On voit, dès lors, la complexité même du problème. La famille est au croisement de deux données fondamentales de l'histoire de l'humanité, celle de la nature – qui pousse les individus à se reproduire, à élever leurs enfants, etc. – et celle de la culture – qui nécessite l'éclatement des familles, sans lequel aucune société ne serait viable.

S'il n'y a pas de sociétés sans familles, il n'y a pas non plus de familles sans société. Ainsi la société serait la résultante d'un équilibre qui permettrait le maintien des liens familiaux, la possibilité de la création de nouvelles familles, dont l'interdiction pour une famille donnée de se perpétuer par elle-même.

De plus, une société, si elle doit se protéger de l'intérieur, comme on vient de le voir, en établissant des interdits (prohibition de l'inceste, extension de la notion d'inceste [1]), doit également, pour assurer sa survie et sa sécurité, se protéger de l'extérieur. Quel meilleur moyen, alors, pour transformer l'étranger – voir l'ennemi – en allié, sinon de contracter mariage, de donner des filles ou des sœurs ?

Les peuples de Mélanésie le proclament : « *Le but du mariage, c'est de se procurer des beaux-frères* »... dès lors, « *on ne prend femme que chez ceux à qui on fait la guerre* » [2]... Ce réflexe « primitif » est à la base de la politique matrimoniale des familles nobles et royales de l'occident féodal et monarchique, ... et plus que certainement des autres parties du monde.

La famille apparaît comme nécessairement présente quel que soit le type de société. Mais il n'existe pas de forme unique typique de la famille. Cette forme varie

selon les époques, les climats, les situations économiques, historiques, etc. Elles se développent différemment selon les croyances religieuses, l'image que les peuples se font d'eux-mêmes...

Et c'est souvent loin, très loin, de l'idée que nous nous faisons de la notion de famille. Écoutons à nouveau Lévy-Strauss : « *Il faudrait beaucoup de complaisances pour reconnaître les liens de famille tels que nous-mêmes et d'autres peuples le concevons. L'exemple classique est celui des Nayar, importante population de l'Inde où les enfants appartenaient à la lignée maternelle et où le mari ne jouait guère de rôle, sinon celui de visiteur*



Selon la doctrine chrétienne la première famille consiste en un homme qui est apparu adulte et une femme qui est apparue aussi adulte clonée d'un vulgaire os latéral. L'homme était gentil, mais son clone était pervers. Ces jumeaux monozygotes ont eu des enfants qui se sont reproduits, soit entre frères et sœurs consanguins, soit avec leurs parents.

occasionnel et discret d'une femme, libre par ailleurs d'avoir autant d'amants qu'elle le voulait. En Inde encore, en Assam, en Afrique, on connaît des sociétés où les jeunes gens des deux sexes vivaient pratiquement en promiscuité et ne se mariaient qu'au sortir de cette période de liberté sexuelle ; avec parfois cette restriction que pouvaient seulement convoquer ceux qui n'avaient pas été amants, de sorte que dans chaque village, chaque homme épousait une femme qu'il savait avoir été la maîtresse de la plupart de ses voisins.

Il faut aussi citer ces sociétés eskimo et australienne qui pratiquent de manière institutionnelle le prêt de femmes, accompagné d'un déni (plutôt qu'une ignorance réelle) de la paternité physiologique : en ce cas, la famille n'apparaîtrait guère que comme une association économique où l'homme apporte les produits de la chasse, la femme ceux de la collecte et du ramassage... » [3]

Il existe 4000 à 5000 sociétés humaines sur lesquelles, depuis l'Antiquité, on possède des informations plus ou moins fiables. La famille conjugale semble être la plus fréquente, encore présente-t-elle des formes les plus diverses.

Quelques exemples : Il existe des groupes où se pratique la polygamie (et pas seulement dans les sociétés musulmanes). La polyandrie (le fait pour une femme d'avoir plusieurs maris) est en général moins courante. Aux confins du Népal, les Paharis en sont un exemple. Une femme épouse l'aîné de plusieurs frères. Celui-ci représente l'ensemble de la fratrie et tous ont accès sexuellement à l'épouse (il peut d'ailleurs, y avoir également plusieurs femmes, surtout si la première se révèle stérile). Tous les enfants reconnaissent tous les frères comme pères.

Mais il existe d'autres formes possibles de mariage : certaines

sociétés marient les vivants et les morts ; d'autres, des individus de même sexe. Au Soudan, par exemple ; jusque dans les années 1935, il existait un mariage entre femmes. Mariage bien réel puisque celle qui épousait donnait une compensation matrimoniale aux parents. Elle avait le contrôle absolu sur cette femme et sur ces enfants (elle confiait l'acte de procréation à un géniteur mâle). Chez d'autres peuples, une femme sans enfant peut acheter une femme avec les biens de son mari défunt, et

la faire procréer par un amant. Cette femme et les enfants issus de cette union sont considérés comme femme et enfants du défunt puisqu'achetés avec ses biens.

Dans d'autres sociétés, le père et le géniteur sont distingués ; dans des sociétés polyandres, le père peut être l'aîné des frères, tous les frères, ou le frère aîné de la mère. Il en est de même pour la distinction entre « mater » et genitrix ». Chez les Mossi [4], l'enfant distingue « la mère qui l'a allaité » de « la personne chez qui il a été logé une fois sevré ». Parfois la différence peut aller de « la mère qui m'accoucha », jusqu'à « la mère qui m'éduqua » en passant par « la mère qui me fit grossir ».

Dans certaines populations, on croyait (ou feignait de croire, mais le comportement social dépendait de cette croyance) que la grossesse n'était pas le résultat d'une copulation, mais de la bénédiction des ancêtres. On sait que chez les

Grecs, et plus généralement dans l'Antiquité et au-delà, on considérait la femme comme un simple réceptacle, un « vase sacré », le principe de vie étant uniquement enfermé dans la semence masculine.

Comme on le voit donc, le concept de famille, de parenté n'est absolument pas un concept naturel, mais culturel. La famille peut même exister en dehors de toute vie commune (par exemple dans l'île de Tory [5], les habitants se marient à l'église, puis chaque époux retourne dans la maison natale. Coutume équivalente dans certaines conditions dans l'ancien Japon)



La nuit de Noël est une invention géniale issue d'une légende dont on ne connaît pas l'origine [voir la nate à la fin du texte]. Que sait-on au juste ? Qu'un rebelle ou un fou ou un illuminé s'appelait Jésus et qu'il se proclamait le fils de Dieu, qu'il scandalisa les pharisiens, provoqua le ressentiment des bien pensants dont on ne connaît pas les noms, qu'il fréquentait une prostituée, n'avait pas vraiment de père, donc sans doute une mère monoparentale, et qu'il possédait une douzaine d'amis. Il fallut vingt siècles pour que la célébration de sa naissance anonyme se transforme en symbole de l'unité familiale. Gil Coutemanche, *Une belle mort*, 2006

Le développement de plus en plus universel de la famille nucléaire (père, mère, enfants), n'est rien d'autre que la conséquence de la mondialisation du système économique [6], il ne répond pas à une « *loi naturelle voulue par Dieu* » comme voudraient nous le faire croire les manifestants anti mariage gai, et par delà les Églises et en premier lieu la plus centralisée d'entre elles, l'Église catholique romaine.

La famille, la propriété privée et l'État...

Dans toute société, quel que soit le mode de mariage – même le mariage entre femmes ou celui dans lequel le rôle de l'homme est nié – il y a une cérémonie, ou à tout le moins une manifestation juridique ou rituelle qui sanctionne l'union, la différenciant ainsi du concubinage ou de la relation sexuelle occasionnelle. Cette cérémonie institue officiellement le lien social qui unit le couple : les deux individus ne sont plus libres et disponibles (en principe!), l'un et l'autre deviennent interdépendants.

La distribution des rôles n'est évidemment pas égalitaire. Partout ou presque, le rôle prestigieux est attribué à l'homme, et le rôle subalterne à la femme.

En ce sens, il ne faut pas confondre patriarcat et patrilinéaire, matriarcat et matrilineaire. La patrilinéarité et la matrilinearité sont la reconnaissance de liens généalogiques. Le patriarcat est une forme d'organisation politique dans laquelle le pouvoir est entre les mains de l'homme le plus âgé de la génération la plus ancienne. En ce sens, le matriarcat n'a jamais guère existé que dans les mythes ou dans l'imagination des premiers ethnologues et historiens de la famille, qui ont confondu filiation (par les femmes) et pouvoir... Même dans les sociétés matrilineaires, le pouvoir est dans les mains des hommes.

Dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Engels lie ce déséquilibre en faveur de l'homme, à un changement des rapports économiques : « *Le sauvage guerrier et chasseur s'était contenté de la seconde place à la maison, après sa femme ; le pâtre « aux mœurs plus paisibles », se prévalant de sa richesse, se poussa au premier rang et rejeta la femme au second. Et elle ne pouvait pas se plaindre. La division du travail avait réglé le partage de la propriété entre l'homme et la femme (...) les travaux ménagers de la femme ne comptaient plus, maintenant, à côté du travail productif [producteur de biens et de richesses] de l'homme* ».

On peut considérer globalement que les règles d'union matrimoniales ont toujours tendu à permettre la marche en avant de la société humaine. C'est ainsi que la transmission de l'héritage en lignage patrilinéaire, en permettant l'accumulation des richesses, a permis, du même coup à la famille de se dresser

en puissance face aux formes plus larges de la *gens*, ou du *clan*. La famille devint l'unité économique de la société, établissant une ligne de partage entre riches et pauvres (ligne impossible dans le cadre de la *gens*, par exemple). Le développement de la propriété privée ne pouvait d'ailleurs pas exister et se maintenir, si n'était apparu, dans le même temps : « *une institution qui seulement protégeât les richesses nouvellement acquises par les particuliers contre les traditions communistes de la société gentilliste, qui non seulement sanctifiât la propriété privée si méprisée autrefois et proclamât cette consécration comme le but suprême de toute communauté humaine, mais qui mît aussi, sur les formes nouvelles successivement développées d'acquisition de la propriété, autrement dit d'accroissement toujours plus rapide des richesses, l'estampille de la légalisation par la société en général : une institution qui non seulement perpétuât la naissance de la division de la société en classes, mais aussi le droit de la classe possédante à exploiter celle qui ne possédait rien, et la prépondérance de celle-là sur celle-ci*.

Et cette institution vint. L'État fut inventé. » [7]

La famille, pilier de la propriété privée, pilier de l'État... Comment s'étonner dès lors qu'elle soit également le pilier de l'institution qui a toujours défendu ces deux principes, à savoir l'Église chrétienne (et historiquement, l'Église catholique romaine, même si les protestants et les autres religions ne sont pas en reste) ?

Et pourtant, comme nous allons le voir, rien dans ses principes fondamentaux ne l'y préparait.

Le christianisme primitif : de la condamnation au pragmatisme...

l'historien Georges Duby [8] montre que c'est entre l'an mil et le début du XIIe siècle que s'est mise en place l'institution du mariage en tant que sacrement à caractère indissoluble. L'Église [9] l'a obtenu après un long combat, car, d'une part, elle ne disposait dans les Écritures, d'aucun élément lui permettant d'établir, d'une manière globale, les règles de l'union matrimoniale, et, d'autre part, elle abordait un domaine allant totalement à l'encontre de sa manière de penser (misogynie totale, terreur quasi malade de tout ce qui touche au sexe, considéré comme ravalant l'homme au rang de la bête, ...). De plus, le clergé ne proposait pas un « ordre » pour mettre fin au « désordre », mais un ordre se substituant à d'autres habitudes, d'autres obligations morales.

Le combat fut donc long. Nous n'avons pas la place ici de rappeler toutes les tractations, les conciles, les avancées et reculées et les pressions de toute sorte. Nous allons nous contenter de les brosser à grands traits.

Dans l'Église des premiers siècles, le mariage est considéré comme un pis-aller. Témoin L'épître de Paul aux Corinthiens [10]: « *Que chacun continue à vivre dans les conditions où l'a trouvé l'appel de Dieu* » (...) « *Es-tu lié à une femme ? Ne cherche pas à rompre. N'es-tu pas lié, ne cherche pas de femmes* ». Il poursuit : « *[les femmes] sont soumises à leur mari comme au Seigneur ; en effet, le mari est le chef de sa femme, comme le Christ est le chef de l'Église* »... et il ordonne : « *que la femme ne se sépare pas de son mari ; en cas de séparation, qu'elle ne se remarie pas ou bien qu'elle se réconcilie, que le mari ne répudie pas sa femme* » [11]

Pour l'Église primitive, la chasteté est le meilleur moyen de se préparer au retour du Christ jugé imminent. Pour Jérôme, un des pères de l'Église, Adam et Ève ne se sont « connus » qu'après la chute. Dans leur univers mental, le monde est une lutte permanente entre l'esprit et la matière. Grégoire, autre père de l'Église classe les hommes en deux catégories : les chastes – les prélats, les ordonnés – qui résistent à l'appel de la chair, et le troupeau des « conjoints ». Au moment de l'orgasme, « la petite mort », le corps domine l'âme et ravale l'homme au rang de la bête : abomination des abominations ! Le mariage est alors considéré comme un pis-aller, un remède au péché pour celui qui n'est pas assez fort pour supporter la chasteté. C'est ce que dit Augustin : l'homme qui se livre à la concupiscence charnelle (de par la faute originelle), peut cependant résister au mal : il y parvient grâce au mariage. La frontière du mal est déplacée : elle n'est plus entre les continents et les conjoints, mais entre les conjoints et les fornicateurs... grand progrès : on pouvait repeupler le paradis en remplaçant les anges déchus par des élus nés du mariage, et... on pouvait contrôler et brider la sensualité humaine – enfin surtout celle prétendument attribuée aux filles d'Ève, par qui tout le malheur était arrivé...

Mais nous étions donc encore loin du sacrement indissoluble

et obligatoire... Nous verrons dans un prochain article comment ils y sont parvenus.

Note. *Contrairement à ce qu'affirme Gil Courtemanche en légende de la troisième figure illustrant la « famille du Christ », on sait très bien d'où cela vient. Les chrétiens ont piqué les données d'une religion monothéiste très à la mode à l'époque de l'invention du christianisme, issue du culte de Mithra... le dieu Mithra naissait... un 25 décembre !*

NDLR : Le livre de Claude Singer peut être acheté à la librairie de la Libre pensée Française à Paris au 10/12 rue des Fossés St Jacques 75005 Paris ou via l'auteur à <singer.claude@orange.fr>

Références

1. Sur le plan légal en France, est, par exemple, considéré comme incestueuse, la relation entre un parent et un enfant adopté (en dehors d'autres questions comme l'abus sur mineur), mais pas entre un géniteur et son enfant non reconnu.
2. cf. Claude Lévy-Strauss *les structures élémentaires de la parenté* (1948)
3. Idem op. Cit.
4. Afrique de l'Ouest, principalement au Burkina Fasso
5. située à neuf miles de la côte nord-est du comté de Donegal, en Irlande.
6. Qui implique – mais pas seulement – le partage des tâches économiques entre les époux, et par conséquent la légitime revendication de l'égalité des droits – notion fort récente et pas tout à fait aboutie, comme on sait.
7. Engels, idem, op.cit.
8. *Le Chevalier, la femme, le prêtre* – Ed. Pluriel.
9. Lorsqu'on trouvera seulement la mention « l'Eglise », il s'agira toujours de l'Église catholique romaine
10. Cor. VII, 17 et 27.
11. id. VII, 10, 11

Quelqu'un qui pense est au travail

Nicole Morin

Nicole Morin



Suite à une recherche sur la philosophie pour les enfants, j'ai appris que de nombreux pédagogues se sont intéressés à ce sujet. Depuis les années 70, un mouvement est né, dont un des principaux penseurs est Matthew Lipman. Ayant enseigné la philosophie traditionnelle à l'université de Columbia pendant une vingtaine d'années, il en est venu à constater que la réflexion dans la vie quotidienne n'en était pas améliorée. Il a formulé l'hypothèse que réfléchir pouvait accompagner les premières années d'école. Dans ce livre *À l'école de la pensée*, il examine en profondeur les actes mentaux que nous faisons lorsque nous réfléchissons et après avoir constaté que la réflexion est plus efficace en groupe, il conseille de créer des «communautés de recherche». Voici en résumé mon propos: qu'est-ce que philosopher, pourquoi apprendre à philosopher et comment instaurer la philosophie à l'école.

Qu'est-ce que philosopher ?

Définition du dictionnaire: « c'est s'adonner à l'étude rationnelle de la nature et de la morale ».

En termes familiers, c'est « se servir de sa tête et penser par soi-même ».

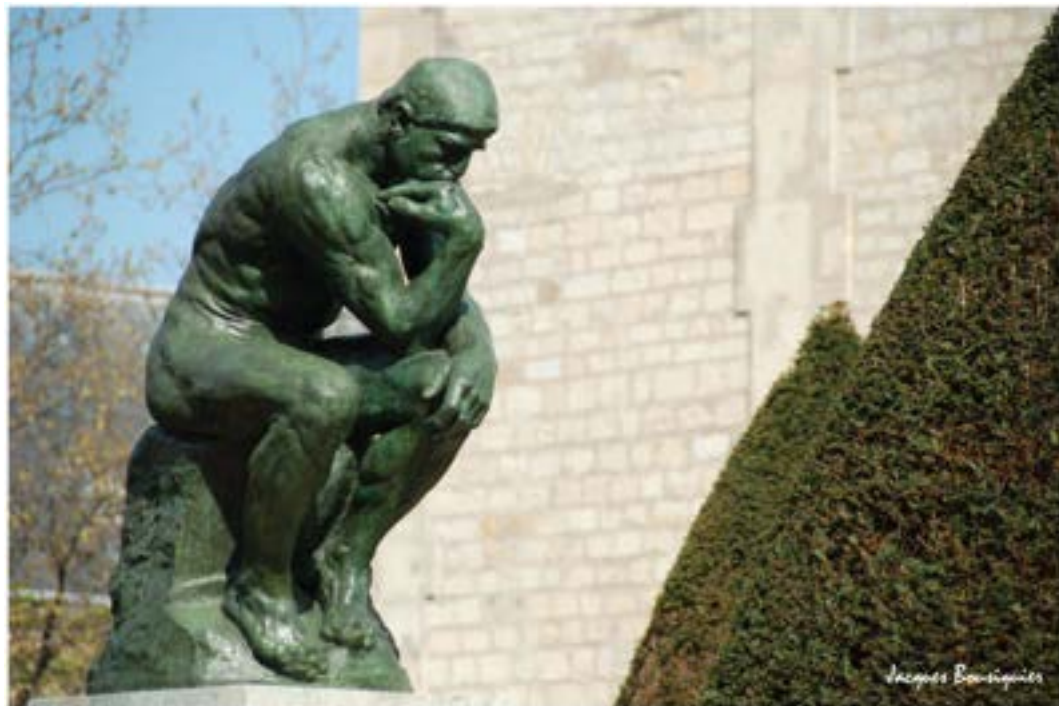
La philosophie a longtemps été abordée en fin d'études comme si réfléchir n'appartenait qu'à une élite. Pourtant l'enfant qui découvre le monde pose spontanément beaucoup de questions. Pour Lipman, la philosophie n'est pas l'apanage des adultes et l'enfant est lui aussi capable spontanément de questionnement et de réflexion philosophiques. Un enfant qui s'estime puni injustement a un sens de la justice; celui qui dit d'un autre qu'il n'est plus son ami a le sens de l'amitié. Si les participants d'un groupe confrontent les diverses conceptions de la justice ou de l'amitié, ils affinent et précisent les concepts en question et peuvent s'autocorriger, ce qui est le propre d'une éducation bien comprise [1].

Pourquoi philosopher ?

Toutes les époques ont eu des philosophes qui ont fait progresser la pensée rationnelle, laquelle a toujours influencé le cours de l'histoire. Au XXI^e siècle, les défis mondiaux sont immenses et les citoyens ont le droit et le devoir de se prononcer non seulement pour choisir leurs représentants politiques, mais dans un nombre infini de situations: pensons à la publicité, à la consommation, aux diktats santé, à la destruction de la planète, aux technologies envahissantes, au pluralisme social, à la division des tâches, aux arnaques des multinationales, aux différentes légendes qui circulent... l'adulte est confronté à ces réalités, il doit adopter un comportement équilibré pour éviter la violence (guerres) ou l'autodestruction (alcool, drogue, pornographie, etc.) ou encore le repli sur soi (mon chat, mes gadgets, mes maladies...). L'enfant n'est pas exempt d'angoisse devant ce monde. Il est impressionné par tout ce que véhiculent les médias, par les comportements des adultes, il subit parfois des mauvais traitements, entend des mots blessants, est confronté aux jeux violents, traverse des deuils, des échecs, des rejets...

Les compétences réflexives existent en très bas âge, il s'agit de les renforcer. Les concepts sont les véhicules de la pensée, en

saisir les nuances est un préalable à la réflexion. Certains diront: «Nous faisons ce travail dans les matières scolaires». Sans doute, car l'enfant doit apprendre à décortiquer une histoire en épisodes et à la raconter de façon logique. Pour cela il doit sélectionner certains éléments donc juger de leur importance. Selon Lipman, « les gens au discours simple ont tendance à considérer les jugements de similitude, de différence et d'identité comme très abstraits et éloignés des situations vécues » [2]. Pour que l'enfant puisse développer son jugement, il doit s'exercer aux mécanismes de la pensée: cohérence, saisir les différents contextes, imaginer des hypothèses et les vérifier, évaluer les preuves, s'ouvrir aux différents points de vue, approfondir. « Seuls



les débats, avec la conscience des actes mentaux nécessaires, permet d'avancer vers des prises de décision ».

Comment philosopher ?

Matthew Lipman propose une solution vieille comme le monde: parler en groupe. Il l'intitule la « communauté de recherche ». « Quand on réfléchit tout seul, les déductions dérivent de prémisses connues et la conclusion est sans surprise, mais lorsque personne ne connaît toutes les prémisses, le processus de raisonnement est bien plus vivant et la conclusion beaucoup plus surprenante » [3].

Voici une proposition simple, mais la mettre en place est plus complexe. Comme il s'agit d'un changement en profondeur de tout le système d'apprentissage que nous connaissons, nous devons d'abord prendre conscience de la valeur de l'orientation philosophique. Beaucoup d'expérimentations ont déjà été faites et les résultats semblent concluants: moins de violence, confiance dans le processus de dialogue... Depuis 1973, beaucoup de matériel a été produit (9 romans et 9 guides pédagogiques totalisant plus de 6000 pages). J'ai pris connaissance de quelques-uns de ces romans et j'ai pu constater la douceur et la subtilité des mises en situation. Comment l'enfant se perçoit dans une famille reconstituée, la peur ou la honte de la différence, les agressions, les secrets, les souvenirs...

Prendre conscience de la valeur de la réflexion philosophique engage tout le monde, dont les humanistes, les gens des structures gouvernementales et scolaires, les parents.

Pour instaurer le processus: des programmes, des formations d'animateurs, un lieu précis accepté par la collectivité, beaucoup d'accueil et d'ouverture aux autres, un encadrement souple. L'UQAM et l'Université Laval forment déjà des pédagogues selon

cette approche et des implantations progressent autour de nous.

Dans ce court texte, je ne prétends pas avoir résumé ce livre de 280 pages. Je constate seulement que cette approche est sérieuse et lourde de conséquences. Ce philosophe parmi plusieurs autres a examiné de nombreux actes de la pensée humaine. Eh oui, penser requiert des habiletés comme tout autre apprentissage. Pour acquérir des habiletés, il faut s'entraîner. Pussions-nous offrir à nos jeunes, dès l'élémentaire, des «communautés de recherche». Dans plusieurs années, nous dirons: «l'an 2000, c'était avant la connaissance de la pensée, quand le rationnel excluait l'intuition, la sensation et l'émotion.

1. *À l'école de la pensée*. Matthew Lipman, éd. de Boeck, 2011, 280 pp., (traduit par Nicole Decostre) *Thinking in Education*, Second Edition, by Matthew Lipman, 2003, citation à la p.6

2. *ibid*, p.268

3. *ibid*, p.174

Voici un tableau synthétique des opérations de la pensée. M. Lipman propose d'entraîner les élèves à faire des jugements génériques et intermédiaires et possiblement des conclusifs afin de développer un jugement critique, créatif et vigilant.

LA ROUE DU JUGEMENT

Jugements génériques : identité, similitude, différence

identité = analogie, appropriation, de valeur, hypothétique, à l'encontre des faits, de méthodes

similitude = appartenance, causal, adéquation, inférence, est comme, ressemble à...

(tous les A sont B, quelques A ne sont pas B...)

différence = de référence, de mesure, d'espace-temps, de moyen, de division, observation/distinction

(ne ressemble pas, est différent de, pas le même que, est plus heureux que, est plus long que, est moins sûr)

Jugements intermédiaires :

1. de composition : fait partie de, appartient à...

2. d'inférence : déduction (règles) Il s'ensuit que, cela implique (inférence non valable amène à un jugement erroné)

3. de pertinence : connexions entre les éléments

4. de causalité : produit par, généré par...

5. d'appartenance : classifie, regroupe

6. d'analogique : au centre de l'inférence inductive (en science, en technologie, en art)

7. de l'approprié : qui convient au contexte, pour l'équité (implique la sensibilité, les sens: goût, toucher...)

8. de valeur : juger les objets, les situations (meilleur que...
9. de l'hypothétique : probabilité, conséquences éventuelles
10. du contrefactuel : un fait existe, on imagine un autre développement possible, qui aurait été possible...
11. du pratique : fermier, magistrat, prêtre
12. de fait : preuve suffisante pour garantir une affirmation
13. de référence : correspondance entre certaines entités
14. de mesure : chaleur, temps horaire
15. de traduction : préserver le sens
16. de l'instrumental : ajuster les fins aux moyens le comment au pourquoi
17. de division : le tout et les parties

Jugements professionnels: scientifiques, technologiques, sociaux- épistémologiques, éthiques, esthétiques

Extraits du livre de Michel Sasseville « La pratique de la philosophie avec les enfants ».

« Pour retracer les débuts de la création du programme de philosophie pour les enfants, il faut remonter en 1969, alors que Lipman, professeur de philosophie à l'université de Columbia, est insatisfait de son enseignement. Cela fait vingt ans qu'il enseigne, mais il se rend compte que ses étudiants ne raisonnent pas mieux avant qu'après ses cours. Ils ont appris les mots, les règles du raisonnement, mais cet apprentissage ne semble pas se transférer dans leurs choix, leurs décisions et leurs manières de se conduire. Il fait alors l'hypothèse que l'on commence peut-être trop tard l'enseignement et surtout la pratique des habiletés de raisonnement.

À cette époque aussi, Lipman suivait de près les efforts employés par une éducatrice auprès d'enfants en difficulté d'apprentissage de la lecture. Il eut l'idée de lui donner de petits exercices d'inférences logiques avec lesquels les enfants pourraient s'exercer. Les résultats furent encourageants, suffisamment pour le persuader qu'il était possible de commencer l'étude de la logique bien avant l'université ou le collège. Mais c'est une chose d'avoir une idée, c'en est une autre de savoir comment la mettre en route.

On suggéra alors à Lipman l'idée d'écrire une petite histoire où des enfants partent à la recherche et à la découverte des façons les plus efficaces de penser. Au début, le projet se résumait à une histoire de quelques pages. Mais assez rapidement, il lui sembla important de l'étendre et d'écrire un petit roman, qui compte aujourd'hui 96 pages. Ses réflexions le conduisirent à penser que la façon la plus efficace d'introduire les enfants à la logique serait de les y amener par la philosophie. Il reprenait alors l'idée maintes fois exprimée que les enfants et la philosophie sont des alliés naturels parce que le regard qu'ils jettent sur le monde s'enracine dans l'étonnement. Pourquoi, se disait-il, ne pas recourir aux idées de la tradition philosophique et les introduire dans le roman, de sorte que les enfants de

l'histoire puissent aller au-delà de l'étonnement et aborder d'une façon réfléchie et sensée les différentes dimensions (logique, esthétique, éthique, etc.) de leur expérience ?

Finalement, le livre fut écrit et, en 1970, M. Lipman trouve une situation expérimentale lui permettant d'éprouver son hypothèse. Il rencontre un groupe d'enfants de 11, 12, 13 ans et, à l'aide de son histoire, crée une situation leur permettant de faire de la philosophie. Au bout de neuf semaines, les résultats des groupes témoins quant aux capacités reliées au raisonnement logique étaient restés inchangés. Quant aux enfants du groupe expérimental, ils avaient fait un bond de 27 mois dans leur apprentissage. C'était plus qu'encourageant.

Cette fois-ci, l'intuition commençait à s'appuyer sur des résultats provenant d'une procédure expérimentale répétable. Trois ans plus tard, il rencontre Ann Margaret Sharp, et l'idée de redessiner la philosophie pour la rendre accessible aux enfants va prendre une tournure déterminante qui les conduira jusqu'à aujourd'hui. Depuis 1973 on assiste à la création d'un matériel volumineux (9 romans et 9 guides pédagogiques totalisant plus de 6000 pages) permettant à des enfants de commencer ou de continuer à faire de la philosophie de façon régulière. »

<http://www.enseignementoueducation.com/auteurs/matthew-lipman/>



Mathew Lippman



Michel Sasseville

Athéisme et structures morales

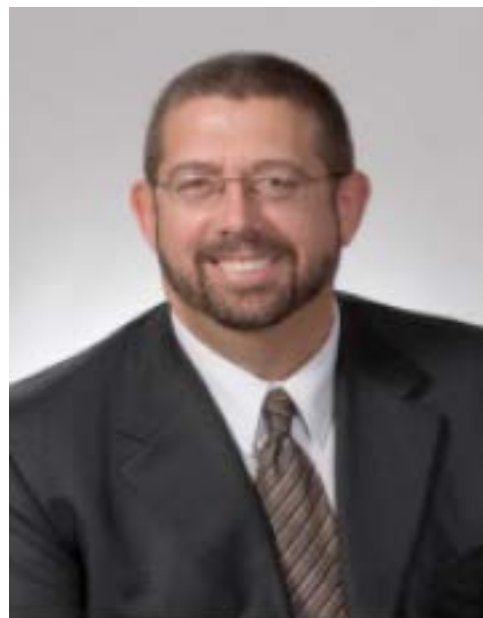
Martin Fiset

Le débat

Tout bon débat entre un athée et un croyant voit surgir son lot de lieux communs ... l'athée n'y échappe pas, mais je dois dire que le croyant est particulièrement performant à ce petit jeu du convenu. Souvent, après de longues et âpres discussions et surtout à court d'arguments, notre interlocuteur devra nous servir la plus réputée des répliques, soit ; notre manque de structure morale, car tout le monde sait d'emblée que les livres saints sont garants de la morale et que sans eux il est impossible de développer un sens moral et éthique, et que notre vie d'athée est d'un vide absolu expliquant ainsi pourquoi notre existence de non-croyant est si insignifiante. Juste pour en ajouter et pour nous rendre la chose la plus douloureuse possible, on nous affuble des pires imperfections : incapable d'aimer, l'athée n'a aucune propension à l'altruisme, à l'entraide et à la compassion envers autrui. Comment pourrait-il en être autrement? L'humain ne naît quand même pas avec un code moral, il doit lui être inculqué ... seule l'éducation, dès le tout jeune âge, permet à l'humain d'établir la distinction entre le bien et le mal.

L'endoctrinement

Pour ce faire, le croyant va se référer à de vieux bouquins, mais de préférence pas trop vieux, car il ne faudrait quand même pas que les connaissances et libertinages notoires des Grecs corrompent notre jeunesse et que soudainement elle se mette à penser et à philosopher. Aujourd'hui, tous les historiens, incluant les théologiens, savent comment ces bouquins précieux ont été élaborés ; leur écriture s'étale sur des centaines d'années de l'Ancien Testament hébraïque (La Tora) du 5e siècle Avant l'ère Commune (AEC) jusqu'au Coran au 7e siècle de l'EC. Ils sont constitués d'une ribambelle de textes plus ou moins cohérents, conçus par



Martin Fiset, b.a.a. HEC, Conseiller GRH et consultant en coaching et philoconseil. Membre des Sceptiques du Québec et aussi de l'Association humaniste du Québec. biencentrer@gmail.com

un nombre incalculable d'auteurs de toutes obédiences, Chacun de ces auteurs y allait de son cru et faisait valser simultanément morale socialisante et explication surnaturelle sur la présence de l'univers ... mais chose certaine l'ami imaginaire n'y a jamais déposé sa plume. Une société nécessite des règles, particulièrement lorsqu'elle répond à un pouvoir politique ... il existe deux outils pour assurer l'adhésion et la cohésion d'une collectivité : l'armée et la religion. Lorsque vous êtes bénéficiaire de l'un ou de l'autre ou encore mieux des deux, vous v'là en affaire. Le pouvoir ecclésiastique a très rapidement compris ce concept qu'il a fait sien, en colligeant des écrits, pas toujours bien intégrés, mais toujours performants à convaincre la communauté des non pensants.

La recette

Dans tous les cas, la recette est relativement simple :

1. Vous expliquez candidement l'apparition de l'Univers et créez une panoplie de fables et de personnages magiques.
2. Vous expliquez pourquoi le peuple doit souffrir à l'aide d'un péché originel.
3. Vous expliquez comment il ne faut rien attendre de la présente vie, sinon que souffrances et abnégations ... par contre, si vous suivez les règles tout se passera bien pour vous (on se fout des autres) dans une vie future.
4. On consolide le tout en assurant la prédominance homogène du clan au pouvoir ... pas de femme, pas de groupes minoritaires et pas de païens.

Après ce court exposé notre croyant, soyez-en certain, ne sera pas ébranlé par si peu, il vous regardera, à peine éméché par vos paroles, et d'un air hautain vous confirmera obstinément que les saintes écritures sont le seul moyen de développer un code moral sur cette Terre et que de plus, nous devrions craindre que le Paradis nous soit interdit pour l'éternité. En réplique, si nous lui promettons la démonstration explicite d'un code moral naturel, serait-il tout au moins ouvert à reconsidérer sa vision naïve de l'autorité divine sur sa vie ? J'en doute fort, mais tentons l'expérience.

La provenance naturelle

Pour bien saisir le code moral naturel, il faut bien comprendre la sélection naturelle ... c'est le second sujet de discord avec les croyants ; comment peut-il y avoir une morale naturelle si c'est la « Loi du plus fort » qui s'applique ? J'avoue que même des athées bien cultivés m'évoquent les conséquences désastreuses de cette lecture de la sélection naturelle. Soyons clair et précis : la « Loi du plus fort » n'existe pas, c'est-tu assez simple ? La sélection naturelle n'évoque ni plus, ni moins que l'adaptation naturelle ... ce n'est pas le plus fort qui survit, c'est le plus adapté, les autres disparaissent (même s'ils sont forts, forts, forts et méchants) et l'organisme qui acquiert les meilleures stratégies perdure. Même le mot évolution doit être banni, car il donne l'impression d'une progression inexorable ... ce qui est faux, le virus existait et il existera

tant qu'il demeure adapté aux conditions de l'environnement, mais il n'évolue pas, il s'adapte par une sélection éliminatrice. Bien saisir ce concept permet de nous imprégner de la nature profonde des mécanismes naturels. Ici je vais en choquer plusieurs, mais ça c'est le destin de la démarche humaniste : l'humain n'est pas une version évoluée d'un hominidé ... il n'en est qu'une version bien adaptée, c'est la mort de notre si précieux anthropocentrisme. Nous garderons la description des mécanismes génétiques pour un autre article ; soyez assuré qu'ils sont bien documentés et que les mutations génétiques décrivent très explicitement le comment ... mais nous sommes en bonne compagnie, car M. Charles Darwin n'avait aucune connaissance de la génétique, ce qui ne l'a pas empêché de conceptualiser la sélection naturelle.

Quel lien doit-on établir entre la sélection naturelle et la morale naturelle ? Il est important de saisir que rien n'est magique ou surnaturel ; tout découle de processus naturels ... notre morale également. Si notre espèce était de quelque façon différente à ce qu'elle est présentement, soyez assuré que notre structure morale le serait également. Qu'est-il donc arrivé ?

Le tigre à dents de sabre

Pour la suite, je vais utiliser une métaphore dont la plus grande qualité est de représenter, sans trop risquer de me tromper, l'illustration d'une réalité presque paléontologique du développement moral de notre espèce. Son titre est « Le tigre à dents de sabre » (n'importe quel prédateur aurait fait l'affaire ... mais, il nous serait possiblement inconnu) : il était majestueux, fort et méchant ... essentiellement carnivore, il utilisait ses canines démesurées pour déchiqueter la chair de ses proies. Si nous remontons seulement de 4 millions d'années dans le temps, nous retrouvons une autre espèce, elle toute menue et frêle : un petit hominidé fraîchement descendu du sommet de son arbre qui circulait dans les savanes par petits groupes à la recherche de nourriture. Il faisait environ 1 mètre, mais il avait tout ou presque d'un humain : son subconscient était bien rempli et il était bien outillé pour la survie, il savait bien réagir et protéger ses petits. Il circulait par famille élargie et, au hasard des rencontres, le mixage et les mutations génétiques lui permettaient d'acquérir de performantes stratégies de survie : une des plus marquantes fut la conscience. Dorénavant, il savait qu'il existait et il tenait à la vie, nous passons de l'instinct de survie (subconscient) à



l'instinct de vie (conscient). Sa capacité à développer des stratégies d'anticipation le plaçait déjà dans une position très avantageuse par rapport à la compétition. Revenons à notre tigre, il était fort et puissant et du coup devait consommer de bonnes quantités d'aliments, mais tout en conservant au maximum ses énergies : certains avaient pris l'habitude de suivre les hordes de nos petits amis les hominidés. Le système fonctionnait plutôt bien pour le tigre : dès qu'un de nos amis était trop malade, trop vieux, trop handicapé ou tout simplement ralenti pour une quelconque raison ; il traînait alors de la patte, isolé à l'arrière du groupe. Le tigre venait ainsi l'attaquer et se nourrir sans grands risques, chacun des membres du groupe était bien conscient de sa propre existence et de la nécessité de la survie du groupe ... mais l'émotion/réaction s'arrêtait là. Après s'être quelque peu débattu en criant et en tapant le sol, le petit homme regardait sa partenaire, son enfant ou un proche parent affaibli se faire trainer et déchiqueter par le tigre ... il jetait un dernier regard hésitant à ce

partenaire de vie qui hurlait son dernier souffle entre les crocs en forme de sabre ... ainsi, notre petit homme poursuivait son chemin tellement conscient et préoccupé par l'importance de sa propre survie.

Ce type d'équilibre symbiotique aurait pu durer longtemps, mais c'est sans compter sur la prochaine adaptation ... la conscience altruiste. Dans certains groupes s'est produite une mutation excessivement performante. La conscience individuelle s'est projetée sur les autres. Si nous reprenons notre métaphore ; un jour, chez notre petit homme l'émotion/réaction a été complétée par la pulsion/action (et ce, dans plusieurs domaines ... ce qui pourrait être le sujet d'un autre article), cette nouvelle habileté à projeter la recette gagnante de l'individu à une représentation élargie ... dorénavant la survie des partenaires était aussi importante que la seule survie de l'individu et la disparition d'un membre faisait dorénavant l'objet de cultes. Les stratégies sociales et communautaires se raffinèrent. Même la chasse devint plus concertée. De cueilleur

et charognard qu'il était, il passa au stade d'un redoutable guerrier. Quel ne fut pas le choc du premier tigre à dent de sabre qui eut à côtoyer ce nouveau venu ? Lorsque, comme à son habitude, il avait réussi à isoler du groupe un individu un peu lent ... par exemple, un jeune mâle blessé récemment à la jambe ... il savait qu'il n'en ferait qu'une bouchée, quelle satisfaction et surtout quelle aisance pour ce roi de la savane ; mais cette fois les choses se passèrent différemment. Habituellement, notre groupe de petits amis se sauvait à bonne distance pour par la suite se retourner afin de regarder, à l'abri, la scène du banquet bestial ... mais cette fois, le tigre comprit que quelque chose n'allait pas. Tout en s'approchant de sa victime, il remarqua un nouveau regard dans les yeux des hominidés. Ce n'était plus de la peur, mais plutôt une profonde compassion pour le jeune mâle blessé qui s'apprêtait à vivre ses derniers moments. Le groupe se reconnaissait en lui, le groupe affectionnait cet individu ... chaque individu habileté du groupe jetât un regard rapide à ses compères et se mit à courir, mais cette fois en direction du tigre ... Abasourdi et surpris, le tigre ne réussit jamais à comprendre comment d'aussi petits hommes pouvaient avoir des objets si durs et si pointus dans les mains, mais surtout qu'ils véhiculaient dorénavant une volonté altruiste si intense.

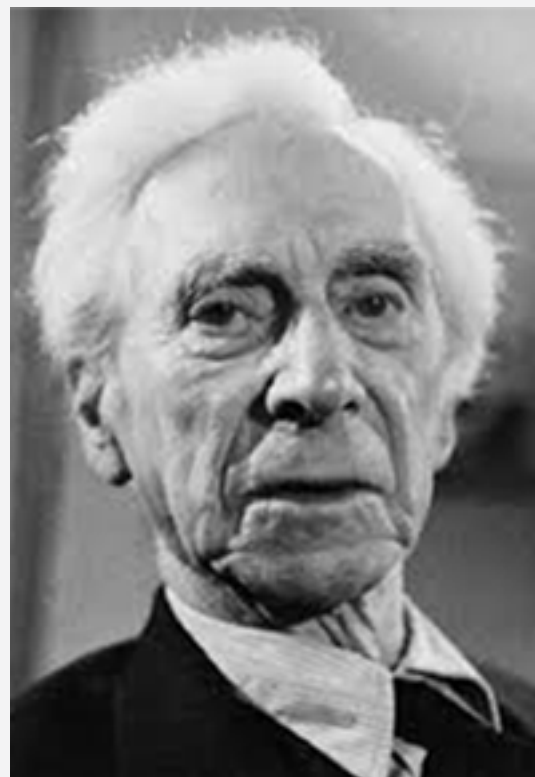
Notre base

Au plus profond de nous, nous savons très bien que les choses se sont déroulées ainsi et que notre structure morale d'altruisme et de compassion provient d'un facteur d'adaptation si performant qu'en général aucun membre du clan n'est laissé pour compte, à tel point que notre prolifération a asservi l'ensemble de la planète. Maintenant, le plus grand défi du mouvement humaniste est d'éduquer pour que l'altruisme de clan, qu'il soit tribal ou religieux, s'élève à un stade supérieur ... l'altruisme humain sans distinction ni discrimination sera la seule structure réellement morale. J'espère que notre croyant réexaminera sa position et quittera ses livres poussiéreux pour la savane, tout aussi poussiéreuse, mais ô combien réelle et pleine d'enseignements.



« ...la propriété collective de la terre et du capital, doctrine caractéristique du socialisme et du communisme anarchiste, est un pas indispensable vers l'abolition des maux dont souffre le monde présent »

*Bertand Russell, 1914, **Le monde qui pourrait être**, traduit et ré-édité par Lux, Montréal, 2014*



Compte rendu de lecture de *La planète hyper*

Claude Braun

La planète hyper. (2004). Hervé Fischer, Montréal, VLB

Le nom d'Hervé Fischer ne sera pas inconnu de nombre des lecteurs de *Québec humaniste* et membres et amis de l'Association humaniste du Québec. Je citais abondamment et avec bonheur son ouvrage intitulé « *Nous serons des dieux* » [1] dans mon livre « *Québec athée* » [2]. Dans leur ouvrage collectif « *Là haut, il n'y a rien* » [3], nos camarades Daniel Baril et Normand Baillargeon ont obtenu le témoignage d'Hervé Fischer sur son rejet de la croyance religieuse. Monsieur Fischer était désormais reconnu, à juste titre, comme une « vedette » québécoise de l'athéisme et de la modernité.

Mais comme le répète souvent notre vice-président (VP-AHQ), Michel Pion, « *il ne sert à rien d'être athée si on n'est pas humaniste* », et il faut creuser un peu plus loin pour découvrir qu'Hervé Fischer a beaucoup et profondément réfléchi sur l'humanité, à la manière des humanistes de tout temps, en abordant les mêmes thèmes, en en introduisant beaucoup de nouveaux, toujours avec un optimisme critique, une immense érudition, et deux choses qui lui sont très particulières. D'une part il présente une maîtrise et appréciation de la technoscience, particulièrement du monde numérique dans lequel nous baignons. D'autre part, il est exquisément sensible à l'aspect fabulateur de la conscience humaine, de telle sorte qu'il a développé ce qu'il dénomme la mythanalyse, une façon unique de réfléchir aux croyances des gens avec une grande tolérance et une sereine générosité.

Son humanisme transpire partout dans ses essais [4], mais de façon particulièrement concentrée dans l'un d'entre eux, intitulé « *La planète hyper* » que je viens de lire avec délectation et dont je vais tenter de rapporter quelques idées qui m'ont paru particulièrement « impactantes » pour nous, les humanistes. Un militant humaniste qui lit bien attentivement les propos d'Hervé Fischer dans ce livre (et ailleurs), en sortira ravi, bien sûr, mais passablement amoché aussi... Car à la lecture



Hervé Fischer

de ce livre, notre militant humaniste aura perdu certaines de ses illusions. Il réalisera qu'il en bête des routines archaïques, qu'il creuse paresseusement trop des mêmes sillons formant un cercle vicieux, qu'il n'a pas digéré ni compris la modernité qui l'entoure, qu'il mène peut-être un combat d'arrière-garde, qu'il se laisse malencontreusement devenir insignifiant dans le grand débat qui fait rage parmi les hommes et femmes de bonne foi.

Au moins, Hervé Fischer reconnaît qu'il est intéressant, utile, gratifiant et important de se préoccuper du sort de l'humanité. C'est déjà beaucoup, pour ne pas dire rare. Hervé Fischer est un des quelques précieux intellectuels à utiliser encore et de plus en plus le mot humanisme. Il explique aussi très bien pourquoi le terme humanisme a acquis une si mauvaise réputation aujourd'hui... D'autres ont fait des tentatives plus ponctuelles : on peut penser à l'essai de Nancy Huston sur le nihilisme [5] proposant seulement trois facteurs pour l'expliquer : l'échec du communisme, les guerres mondiales et l'absence de parentalité chez les intellectuels. Ainsi, Hervé Fischer n'utilise l'expression « humanisme » que comme segment de mots plus complexes ou plus pointus : transhumanisme, posthumanisme, hyperhumanisme. La progression est voulue. Le transhumain est celui qui comme moi, incorpore des lentilles de plastique à la place de ses cristallins (ou toute autre prothèse physique),

qui comme nous tous est un multi-organisme physique (ex : humain/protistes), et qui, surtout, est un super-organisme virtuel (une éponge mémétique) portant dans son cerveau des véhicules mentaux et culturels bien réels... Le posthumain est le fantasme amusant, mais faussement prométhéen de l'humain cyber, cyborg, réseau numérique, etc. Et finalement, l'hyperhumain est l'homme moderne, principalement de classe moyenne écrit-il [6] qui cherche à vivre la bonne vie, à assurer la pérennité de la planète pour ses enfants et petits enfants, et qui cherche, en temps réel et imprégné jusqu'à l'os de technoscience, à comprendre et changer le monde dans lequel il vit, et qui finalement, essaie de faire tout cela, pour la première fois de l'histoire, de façon hyper individualiste et hyper collectiviste –simultanément.

Voici quelques culbutes qu'Hervé Fischer nous fait faire, à nous les humanistes ringards, comme à des cowboys traditionnels sur des broncos de taverne, dans son livre « *La planète hyper* ». Peut-être fus-je le seul ringard ou le pire ? Lisez...

1 le rationalisme est une posture militante intenable. Pardon ? Nous évoquons la primauté de la raison à toutes sauces dans les milieux humanistes aujourd'hui. Bonne chance à celui qui essaiera de nous l'extirper ! Il est vrai que les philosophes des Lumières voulurent créer un monde « rationnel » qui soit bon à vivre. Ces philosophes étaient tous athées, soit, mais ils avaient aussi une vision de l'humain extrêmement naïve, préfreudienne (voir même prépiagetienne, NDLR), et pré cognitiviste (c.f. Kahneman, NDLR [7]), tenant pour acquis que tout humain est pourvu de raison formelle, que les hommes ont de bonnes capacités raisonnantes et déterminantes, que l'humain valorise spontanément la raison plus que tout. Aujourd'hui, il faut être naïf pour croire de telles choses. Les Lumières se sont d'ailleurs traduites en Terreur dans le temps d'un éclair.



2. Le réalisme est une épistémologie intenable. Les humanistes, de Bertrand Russell à Isaac Asimov (ancien président d'une association humaniste américaine), à Richard Dawkins (récipiendaire d'un prix du meilleur humaniste en Angleterre), furent tous réalistes en matière d'épistémologie (théorie de la connaissance). Après tout, nous avons des yeux pour voir n'est-ce pas ? Et ce que nous voyons, c'est le réel, non ? Inspirés des scientifiques galiléens et einsteiniens, expérimentalistes et théoriciens convaincus de l'existence d'un monde ordonné, organisé, quantifiable, les humanistes ont défendu ce monde, et l'épistémologie qui va avec ce monde, contre l'obscurantisme et la religion. Soit. Mais la physique du big bang et la physique subatomique n'ont-elles pas pulvérisé cette façon de voir les choses (ou plutôt de voir comment on voit les choses) ? et n'avons-nous pas, nous humanistes, mis notre tête dans le sable pour mieux mener nos petites guerres de religion ?

3. Ce n'est plus de révolutions coperniciennes que nous avons besoin maintenant, mais d'un grand retour Ptoléméeien. Hein ? Nous sommes nombreux parmi les militants humanistes à être des scientifiques qui ne jurons que par Copernic (héliocentrisme) contre Ptolémée (géocentrisme) pour toutes sortes de raisons, dont plusieurs, à bien y penser, pourraient ne pas être les bonnes [8]. Les révolutions coperniciennes détrônent l'homme. C'est très commode et satisfaisant pour les anticléricaux et antireligieux, comme moi (je l'avoue), d'évoquer Copernic, Freud, Darwin, et tant d'autres pour démontrer, preuves à l'appui, que l'homme n'est pas au centre du monde, et n'est donc pas une créature de Dieu à son image. Toutefois, n'y aurait-il pas quelques motifs malsains dans ce gargarisme ? À force de détrôner l'humain de tout, ne favorisons-nous pas un désenchantement existentiel de l'humain ? Ne péchons-nous pas par narcissisme et aveuglement ? Nous sommes confortablement installés dans nos laboratoires, nos universités, nos cercles d'ergoteurs incompréhensibles. Mais pour la vaste majorité des gens, n'existe-t-il pas un besoin irrépressible et toujours urgent d'immédiateté de s'expliquer un monde qui ait un sens, une direction, un engagement, un brillant avenir ... humain ? Comment peut-

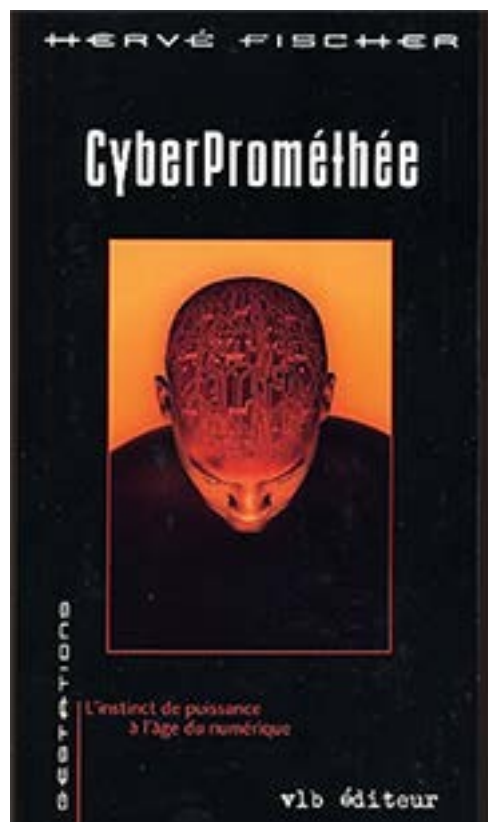
on, explique Hervé Fischer, espérer inspirer qui que ce soit, si, en matière de vulgarisation scientifique, tout ce qu'on fait est de décourager les gens, les rendre méfiants, les regarder de haut, critiquer, laisser entièrement les solutions des problèmes strictement aux politiciens ? Le divorce entre les populations et les scientifiques s'aggrave d'autant que la technoscience a causé de graves atteintes à la planète, aux environnements et aux divers organismes qui y habitent.

J'aurais pu mobiliser beaucoup d'autres exemples, mais ceux-ci représentent ceux qui m'ont le plus désarçonné. Je vous invite chaleureusement à lire ce livre d'Hervé Fischer, si vous voulez mettre votre humanisme un peu à jour.

1. *Nous serons des dieux*. (2004). Hervé Fischer, Montréal : VLB
2. *Québec athée*. (2010). Claude M.J. Braun, Montréal : Michel Brulé.
3. *Là-haut, il n'y a rien*. (2011). Presses de l'Université Laval. Normand Baillargeon et Daniel Baril (Éds.). Québec : Presses de l'Université Laval
4. *Le choc numérique*. (2001). Hervé Fischer, Montréal : VLB,

et CyberProméthée (2003). Hervé Fischer, Montréal : VLB; *La planète hyper* (2004), Hervé Fischer, VLB : Montréal.

5. *Professeurs du désespoir*. (2004). Nancy Huston, Arles : Éditions Actes Sud.
6. Seules les trois ou quatre générations précédant la toute dernière ont pu jouir d'une vraie part des richesses, une espérance de vie améliorée et détenir un vrai pouvoir démocratique, avec amélioration pour leurs enfants, dans quelques pays. C'est déjà terminé, voir Picketty, 2014 Picketty, T. (2014), *Capital in the 21st Century*, Harvard University Press.
7. *Thinking fast and slow*. (2011). Daniel Kahneman, New York : Farrar, Straus et Giroux.
8. De la nausée copernicienne et de l'athéisme comme solution. (2010). Claude M.J. Braun, *Tribune libre unitarienne*, Vol.6, No.2, décembre 2010, numéro consacré à la science et la religion. <http://www.uuqc.ca/Tribune%20Libre/V6N2/DE%20LA%20NAUSEE%20COPERNICIENNE%20ET%20DE%20L'ATHEISME%20COMME%20ANTIDOTE.%20par%20Claude%20M.htm>



Révolutions humanistes ou mêmes insignifiants et gratuitement provocateurs ?

Transhumanisme

Le transhumanisme est un mouvement culturel et intellectuel international prônant l'usage des sciences et des techniques, ainsi que les croyances spirituelles afin d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales des êtres humains. Le transhumanisme considère certains aspects de la condition humaine tels que le handicap, la souffrance, la maladie, le vieillissement ou la mort subie comme inutiles et indésirables. Dans cette optique, les penseurs transhumanistes comptent sur les biotechnologies et sur d'autres techniques émergentes. Les dangers comme les avantages que présentent de telles évolutions préoccupent aussi le mouvement transhumaniste. (source : Wiki)



Posthumanisme

Le post-humanisme est un courant de pensée né à la fin du xxe siècle, qui traite du rapport de l'humain aux technologies (biotechnologies incluses) et du changement radical et inéluctable que cette relation a provoqué ou risque de provoquer dans l'avenir. Le mot aurait été publié la première fois par Peter Sloterdijk en 1999, lors d'un colloque consacré à Heidegger et à la fin de l'humanisme. Pour P Sloterdijk le transhumanisme, encore mal défini, serait une transition vers le posthumanisme. Il se veut international, avec une association World Transhumanist Association créée en 1988 puis renommée « Humanity+ ». (source : Wiki)



L'AHQ a besoin de votre legs testamentaire

NDLR La moyenne d'âge des membres des associations humanistes à travers le monde est sans doute assez élevée. N'est-ce pas après avoir absorbé les vicissitudes de la vie qu'on devient plus sage ? Quoiqu'il en soit, et même si nous voudrions ardemment remplir notre membership de très jeunes gens, tirons profit tout de même de la situation dans laquelle nous sommes. Faisons un legs testamentaire à l'AHQ. Si vous l'avez déjà fait, laissez-nous le savoir. Si vous prévoyez rédiger un testament ou le modifier, en y prévoyant un legs à l'AHQ, laissez-nous le savoir. Je reproduis ici le frontispice de mon propre testament en exemple, sans les détails. Un legs à l'AHQ s'y trouve. Notez que ce notaire en particulier m'a impressionné par sa compréhension détaillée des besoins des humanistes en matière de non-acharnement thérapeutique, souhaits de fin de vie, mandats d'inaptitude, mourir dans la dignité, etc. Claude Braun



Pierre Lacoste, LL.L., DD.J.
NOTAIRE ET CONSEILLER JURIDIQUE

5574 LAURENDEAU
MONTREAL H4E 3W3

Tél.: 767-5334
Télécopieur: 767-9802
Courriel:
placoste@notarius.
net

Le 21 août 2014

Monsieur CLAUDE BRAUN; et
Madame SYLVIE PAQUETTE
7131, rue Hamilton
Montréal (Québec)
H4E 3E2

OBJET: MANDATS EN CAS D'INAPTITUDE & TESTAMENTS



Les principes de l'Association humaniste du Québec

1. Le premier principe de la pensée humaniste est le rejet de croyances basées sur des dogmes, sur des révélations divines, sur la mystique ou ayant recours au surnaturel, sans évidences vérifiables.
2. L'humanisme affirme la valeur, la dignité et l'autonomie des individus et le droit de chaque être humain à la plus grande liberté possible qui soit compatible avec les droits des autres. Les humanistes ont le devoir de se soucier de l'humanité entière incluant les futures générations. Les humanistes croient que la morale est une partie intrinsèque de la nature humaine basée sur la compréhension et le souci envers les autres, n'exigeant aucune sanction externe.
3. L'humanisme cherche à utiliser la science de façon créative et non de manière destructrice. Les humanistes croient que les solutions aux problèmes du monde se trouvent dans la pensée et l'action humaines plutôt que dans l'intervention divine. L'humanisme préconise l'application de la méthode scientifique et de la recherche sans restrictions aux problèmes du bien-être humain. Les humanistes croient toutefois aussi que l'application de la science et de la technologie doit être tempérée par des valeurs humaines. La science nous donne les moyens, mais les valeurs humaines doivent proposer les objectifs.
4. L'humanisme supporte la démocratie et les droits de l'homme. L'humanisme aspire au plus grand développement possible de chaque être humain. Il maintient que la démocratie et l'épanouissement de l'homme sont des questions de droit. Les principes de la démocratie et des droits de l'homme peuvent s'appliquer à plusieurs types de relations humaines et ne sont pas restreints aux méthodes du gouvernement.
5. L'humanisme insiste pour que la liberté personnelle soit associée à la responsabilité sociale. L'humanisme ose construire un monde sur le concept de la personne libre responsable envers la société, et reconnaît notre dépendance et responsabilité envers le monde naturel. L'humanisme n'est pas dogmatique, n'imposant aucune croyance à ses adhérents. Il est ainsi engagé en faveur d'une éducation libre d'endoctrinement.
6. L'humanisme est une réponse à la demande largement répandue d'une alternative à la religion dogmatique. Les principales religions du monde prétendent être basées sur des révélations pour toujours immuables, et plusieurs cherchent à imposer leur vision du monde à toute l'humanité. L'humanisme reconnaît qu'une connaissance fiable du monde et de soi-même se développe par un continu processus d'observation, d'évaluation et de révision.
7. L'humanisme prise la créativité artistique et l'imagination et reconnaît le pouvoir de transformation de l'art. L'humanisme affirme l'importance de la littérature, de la musique, des arts visuels et de la scène pour le développement et la réalisation de la personne.
8. L'humanisme est une orientation de vie visant la réalisation maximale possible à travers le développement d'une vie morale et créative et offre un moyen éthique et rationnel pour affronter les défis de notre époque. L'humanisme peut être une façon de vivre pour chacun et partout.

Fiche d'adhésion

Je sous signé, déclare adhérer aux principes humanistes au verso et demande à l'Association humaniste du Québec de me recevoir comme membre

*Nom, prénom
*Adresse.....
*Ville.....
*Code postal..... Téléphone
*Courriel.....
Votre site internet personnel.....
Profession.....

Je règle ma cotisation de :

☐ \$20.00 (1 an) ☐ \$35.00 (2 ans) ☐ \$50.00 (3 ans)

Et un don de :

☐ \$20.00 ☐ \$50.00 ☐ \$100.00 ☐ autre

Par le moyen suivant:

☐ en espèces
☐ par chèque au nom de l'Association humaniste du Québec
☐ par notre site internet (Paypal ou carte de crédit)

<http://assohum.org>

Signature.....

Date.....

- Information nécessaire pour le renouvellement

Vous pouvez adhérer ou renouveler en ligne en utilisant le bouton Paypal sur notre page <http://assohum.org/devenez-membre/> : ou en nous retournant le formulaire ci-dessus par la poste au Centre humaniste du Québec, 1225 St-Joseph Est, Montréal, Qc H2J 1L7

Un reçu pour don de charité de \$35.00 ou plus peut être réclamé pour fin d'impôts

